

Sommaire

Liminaire page 5

Dans une commune à municipalité communiste

**Cheminement et interrogations
d'une équipe de prêtres
et de laïcs** page 9

Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise

Père MATAGRIN page 39

Réflexions sur les mass-média

Annoncer Jésus-Christ sur les ondes
Jean-François Six page 61

**Pourquoi j'ai participé à l'émission
« A ARMES EGALES » ?**
Paul Valet page 69

**Pourquoi parler de déportation, vingt-cinq ans
après ?**
Jean Schyrr page 75

Liminaire

« Où en est la crise de la Mission de France aujourd'hui ? »

Cette question est souvent posée. Elle suscite rarement la réponse claire capable de satisfaire ceux qui la posent. Beaucoup en effet comprennent mal les enjeux de cette crise ni même n'en saisissent toujours les véritables données.

Voici en très gros le point au début de cette année 1971.

1^o) *L'Assemblée Plénière de l'Episcopat de Lourdes 70* vient de marquer une étape importante. A ce titre, elle constitue un premier élément d'une solution qui ne peut venir qu'à long terme. Manifestement en effet la recherche missionnaire vécue et exprimée par la Mission de France est mieux prise en compte par les évêques de France dans leur ensemble. Les votes positifs de l'Assemblée d'Octobre 1970 en portent le témoignage. Et notamment sur deux points importants :

I. — *Le projet d'un centre de préparation missionnaire.*

Un des aspects les plus inquiétants de la crise de la Mission de France vient de la fermeture du Séminaire de Fontenay, la condamnant à plus ou moins brève échéance à devenir « une amicale d'anciens » faute d'une relève nécessaire. L'Assemblée Plénière s'est engagée fermement sur l'urgence et l'importance d'une formation missionnaire appropriée pour des jeunes se préparant à un sacerdoce de première annonce de l'évangile. Voici le texte même du vote précédé du considérant : « Compte tenu de la place et des exigences de ministères spécialisés répondant à des besoins missionnaires caractérisés,

l'Assemblée Plénière charge le Conseil Permanent d'élaborer un projet de centre de préparation au sacerdoce pour ces ministères ».

Le principe en est donc ainsi clairement admis et acquis. Ce qu'il faut promouvoir aujourd'hui, c'est l'élaboration d'un projet ferme. Le Conseil Permanent de décembre a créé dans ce but une petite équipe d'évêques et d'experts conduite par Mgr SCHMITT, évêque de Metz.

II. — *Les besoins missionnaires prioritaires.*

Là aussi, devant l'immensité, pour ne pas dire, l'énormité de la tâche missionnaire, les évêques ont mieux découvert leur responsabilité missionnaire directe : faire des choix dans la priorité effective à donner aux groupes humains marqués par l'incroyance. L'un des votes qui a recueilli une large unanimité est ainsi libellé : « l'Assemblée Plénière demande au Conseil Permanent de prendre les initiatives qu'il jugera nécessaires pour

- discerner les besoins missionnaires prioritaires (secteurs ou groupes humains marqués par l'incroyance)
- promouvoir et développer la confrontation apostolique entre les diverses équipes ou groupes de prêtres engagés dans des ministères spécialement orientés vers les tâches missionnaires (prêtres diocésains, religieux, Association entre diocèses, Mission de France) ».

Le travail de la Mission de France est donc ainsi mieux situé et assumé par l'épiscopat. Il est en même temps mieux articulé avec les autres prêtres engagés dans une démarche semblable.

2^o) Le travail des prêtres de la Mission de France continue sur le terrain ; mais dans un cadre qui demeure transitoire, et fragile.

Les décisions de Lourdes, pour positives qu'elles soient, ne résolvent à court terme ni la crise de la Mission de France ni son avenir. Il ne faut pas compter sur une solution miracle ou magique. Il y faudra une recherche patiente.

te et obstinée qui demandera, de toutes manières, beaucoup de temps. Et d'autant plus de temps que cette crise fait apparaître une crise plus générale qui concerne, à bien des titres, l'Eglise de France tout entière et qu'elle se situe dans tout le contexte de fermentation et de bouillonnement de l'Eglise aujourd'hui.

La Mission de France doit assumer cette période transitoire inconfortable. Elle n'a voulu reconstituer les structures d'avant la démission de ses responsables en mars 1969. C'est donc une équipe restreinte qui assure le gouvernement de la Mission en lien avec le Conseil Presbytéral. A la tête de cette équipe centrale, Mgr GUFFLET, prélat de la Mission de France a maintenu en juin dernier Norbert GUILLOT comme secrétaire général. Autour de lui les membres de cette équipe sont Charles ROUSSEAU, Noël LE SAOUT et André WEERS.

Le travail missionnaire des prêtres de la Mission de France se poursuit avec un réel sérieux, notamment à partir de cet effort patient de réflexion qu'ils appellent *la Recherche Commune*. Il s'agit en effet pour des prêtres de discerner sans cesse, au niveau même de leurs tâches humbles et quotidiennes, les questions nouvelles — et souvent radicales — posées aujourd'hui à la foi, à l'Eglise et au sacerdoce. Cette démarche les oblige ainsi à s'interroger les uns les autres sur la manière dont ils « rendent compte de l'Espérance qui est en eux ». (2 Pierre 1,15)

Pour susciter et aider cette recherche exigeante, une douzaine de prêtres de la Mission de France ont été récemment élus par petites régions pour en être *les animateurs régionaux*.

Rien n'est donc « réglé » ; la crise n'est pas résolue. La Mission de France est encore dans le provisoire. Il s'agit pour elle de retrouver, selon le mot de Roger SCHUTZ, prieur de Taizé, « la dynamique du provisoire ». Les périodes de crise ne portent-elles pas souvent d'authentiques germes d'espérance pour l'avenir ?

Dans une commune à municipalité communiste

Cheminelements et interrogations d'une équipe de prêtres et de laïcs

Ce rapport a été présenté à la session pastorale de Lourdes, le 23 octobre, par Jean VINATIER, responsable de l'équipe sacerdotale de La Seyne et coordinateur du secteur de Mission Ouvrière en préparation, et René DAUBAN, conseiller municipal de La Seyne et responsable du secteur A.C.O.

Ce rapport accompagnait la « monographie » imprimée que les participants de la session avaient sous les yeux.

Nous donnons, en encarts, des passages significatifs de cette monographie, qui reprenait les grandes lignes du texte imprimé dans la Lettre aux Communautés de janvier-février 1970.

L'ensemble est le fruit d'un long cheminement et des réflexions successives d'équipes de prêtres et de laïcs.

Dans un effort d'ensemble

La monographie qui vous est présentée est le fruit d'une expérience très localisée d'environ quinze ans. C'est en souligner à la fois les richesses et les limites.

Avec ses 45 000 habitants, notre commune est caractérisée

depuis trois siècles par ses chantiers de constructions navales. Elle est jeune : 25 % de sa population est scolarisée.

Une image pour situer l'originalité de notre ville : dans un cercle de trois cents mètres de rayon se trouvent rassemblés les principaux centres de la vie collective : le chantier de constructions navales avec ses quatre mille travailleurs, le lycée (plus de deux mille élèves), la mairie et l'église.

Nombreuses sont les réalités collectives qui interpellent ici l'Eglise : on devrait parler du monde des jeunes et des courants divers qui le traversent ; on devrait parler du monde des enseignants et du « laïcisme » très actif qui l'a marqué ; on devrait parler de la franc-maçonnerie et de la loge assez vivante de notre cité ; on devrait parler du milieu commerçant agité par des difficultés et des interrogations nombreuses à l'heure de la concentration.

Sans oublier l'importance de tous ces milieux, nous ne parlerons que de notre cheminement dans le monde marxiste.

Les marxistes veulent apporter une réponse globale aux questions posées à l'homme d'aujourd'hui. Les communistes luttent pour réaliser une transformation radicale de la société.

Nous nous efforcerons, dans cette monographie, de dire comment, depuis 15 ans, la rencontre habituelle du monde marxiste nous interroge sur notre manière de comprendre, de nous situer envers l'homme, la foi et l'Eglise.

**Regards
sur
un cheminement...**

Le microcosme qu'est notre cité est très réactif aux grands événements politiques et aux événements du mouvement ouvrier... et, pourquoi ne pas le dire..., aux mutations de l'Eglise. Il faut avoir ces événements présents à l'esprit pour situer les étapes et les évolutions locales qui seront seules décrites ici. Laissons parler les militants :

Avant 1950, dans mon usine de constructions navales, les ouvriers chrétiens qui étaient engagés syndicalement se trouvaient tous à la C.F.T.C. Ces militants étaient pour un aménagement de la collaboration avec les patrons qui nous exploitent, plus que pour un changement de société.

C'est en 1953 que se situe, pour notre chantier, la première présence d'un militant chrétien engagé dans des organisations « para-communistes » comme on disait à cette époque. Il est sûr

que c'est dans un esprit d'efficacité de l'action de masse que nous sommes entrés dans des organisations telles que la C.G.T. pour le syndicalisme, dans le Mouvement de la Paix (en 1955) pour défendre les droits des pays en voie de décolonisation et dans d'autres secteurs à forte dominance communiste.

Cette première prise de conscience de notre responsabilité de chrétiens présents dans ces organisations, il fallait que nous puissions y réfléchir en Eglise. Grâce d'abord à l'A.C.O. qui naissait, puis à la Mission de France qui arrivait dans notre cité, nous avons pu, ensemble, nous situer dans nos responsabilités de militants sans nous couper de l'Eglise et sans être rejetés par la communauté paroissiale, ce qui n'est pas allé sans difficultés.

Des difficultés, il y en a eu aussi pendant les premières années dans nos contacts avec les camarades communistes, car à leurs yeux (et encore maintenant pour certains), nous représentions cette Eglise de puissance, dominatrice, ouverte aux riches et fermée aux pauvres.

Mais grâce à l'action menée ensemble, coude à coude, chaque jour, nous nous sommes mieux compris. Souvent, aux postes dirigeants des organisations ouvrières se trouvaient des membres du P.C. ; et sans jamais les ménager, quand nous étions en désaccord sur leurs façons d'agir, des liens de camaraderie, voire d'amitié, se sont noués entre nous. Ils nous ont permis de continuer à militer ensemble, de nous comprendre, de nous écouter.

C'est vers 1959-60 que se situe l'engagement d'autres chrétiens militants ouvriers à la C.G.T. dans notre chantier.

C'est aussi dans cette période que les dirigeants de la C.G.T., et aussi du P.C., prennent conscience qu'ils ne sont pas les seuls à vouloir la transformation de notre société de profit en une société plus humaine et que des militants ouvriers chrétiens réfléchissent aux possibilités d'une société socialiste et luttent pour la promotion collective du mouvement ouvrier ; ils découvrent qu'il y a autour d'eux des militants authentiques de la classe ouvrière et qu'ils sont chrétiens, vivant de leur foi au milieu des travailleurs.

Tout ceci pose question à nos camarades communistes, car ils avaient toujours, jusque là, trouvé en face d'eux des chrétiens qui les mettaient à l'index.

A partir de 1960 a commencé une série de luttes importantes dans notre usine, ce qui a eu des répercussions sur l'ensemble de notre cité et même au delà.

A partir de ces événements commença un travail de recherche très important pour l'avenir : il s'agit des relations que nous, militants ouvriers chrétiens, nous avons avec des copains communistes et cela ne concerne plus des individus isolés mais un groupe de militants.

Nous nous sommes vite aperçus que nous étions limités dans nos connaissances du marxisme, de l'histoire du mouvement ouvrier. Nous avons découvert que les militants communistes avaient les mêmes valeurs humaines que les autres militants non communistes. Mais, en plus, ils avaient une conscience de classe, une espérance dans l'avenir du mouvement ouvrier que nous, chrétiens, nous n'avions pas à cette époque.

Et au fur et à mesure du combat que nous menions ensemble, une amitié est née, un respect mutuel aussi ; c'est ce qui nous a permis d'organiser des rencontres entre certains camarades communistes et chrétiens.

Nous nous sommes trouvés plus armés les uns et les autres quand, en 1965-66, les chantiers navals furent menacés de fermeture ce qui aurait entraîné le licenciement de plus de trois mille travailleurs.

C'est tous ensemble que nous avons entrepris mouvements et déplacements pour sauver l'usine. Du Secrétaire général du Parti, en passant par les députés de toutes opinions et jusqu'à notre Evêque, tous ont participé à l'action que nous avons menée en toute lucidité, sans compromission de part et d'autre.

C'est dans ce même contexte d'amitié et de luttes communes qu'il nous a été demandé en 1965 de participer au Conseil municipal à direction communiste. Il est certain que cela a été l'occasion d'une prise de conscience plus grande, à la mesure des responsabilités qu'on nous offrait.

Nous étions connus comme des militants éprouvés dans la lutte, pas faciles à mener, à l'esprit très critique et pas disposés à accepter toute la conception du Parti sur la façon de gérer la mairie.

Là encore nous avons appris à nous connaître, à nous respecter, même s'il y a parfois de notre part une certaine contestation.

L'apprentissage et l'action menée ensemble

Ce n'est qu'à travers de multiples actions communes que ce chemin a pu être parcouru. Au long des années et des événements qui ont marqué le mouvement ouvrier (crise du chantier, gaullisme, mai 1968) un certain nombre de chrétiens ont expérimenté, aux côtés de leurs camarades communistes, *la rigueur et la profondeur de la lutte des classes.*

● Il ne s'agit pas seulement de *conflits sociaux localisés*, parfois violents mais limités aux dimensions des entreprises ou des branches professionnelles.

● Il s'agit aussi d'un combat dont l'enjeu est *politique* : l'accession du monde du travail aux responsabilités est liée à la propriété des moyens de production et à un changement de régime politique.

● Plus radicalement, *des conceptions du monde s'affrontent* : diverses manières de concevoir l'avenir de l'homme sont en concurrence dans la ligne d'un capitalisme amendé ou dans la recherche d'une voie socialiste.

Ces découvertes et cette expérience sociale conduisent peu à peu des équipes de chrétiens à vérifier l'exactitude d'une bonne partie de l'analyse économique marxiste.

— d'une part, la critique marxiste du capitalisme met à nu les véritables dimensions de l'exploitation économique et de l'aliénation culturelle

— d'autre part l'intuition marxiste met en valeur la large dépendance des idéologies et des structures sociales par rapport aux conditions de vie et de travail.

Dans cette tâche, nous ne sommes pas seuls pour réfléchir. Nous sommes aidés par nos équipes d'A.C.O. et par des équipes de recherche sur les problèmes que nous posent nos camarades communistes.

Aujourd'hui, c'est dans tous les domaines de la vie publique de notre cité que nous rencontrons des chrétiens engagés ; que ce soit dans les syndicats : C.G.T., C.F.D.T., F.O., C.E.C., dans les Conseils de parents d'élèves, les activités culturelles et sociales, au mouvement de la Paix et dans diverses commissions de travail à la mairie.

Toutes ces personnes engagées ne partagent pas forcément toutes nos idées, mais elles réfléchissent sur leur apport à la société actuelle et future, car elles se retrouvent dans les divers mouvements d'A.C. qui sont : le M.C.C., la F.C.M.H., l'A.C.O., la J.O.C.-J.O.C.F., l'A.C.G.F., l'A.C.G.H., etc...

Pour notre secteur de Mission ouvrière, toutes ces personnes arrivent à se retrouver depuis quelques années pour échanger leur témoignage sur cette présence à la vie de notre cité, sans concession de qui que ce soit. Ce sont leurs expériences et je dirais leurs espérances qui sont mises en commun dans leur foi en Jésus-Christ pour la transformation de l'homme en relation avec Dieu.

Une équipe sacerdotale s'interroge

Il y a 15 ans, à la demande de l'Evêque du lieu, la Mission de France envoyait une équipe de prêtres à la paroisse centrale. Cette équipe se composait — et se compose encore — de prêtres de la Mission et de prêtres du diocèse. Elle a travaillé en union de plus en plus étroite avec les équipes et les prêtres des paroisses voisines, spécialement depuis qu'a été prise la décision d'établir dans cette zone un secteur de Mission ouvrière.

Très rapidement, cette équipe se trouvait devant une situation qui ne pouvait manquer de la faire réagir et réfléchir :

- la densité de la population ouvrière (plus de 60 % dans la ville principale, plus de 50 % dans les cités voisines) ;
- la prise en charge de la commune par une municipalité à large majorité communiste ;
- le nombre important de militants communistes, spécialement aux chantiers de construction navale, intégrés dans un parti fortement structuré.

Progressivement, divers types de rencontres se sont établis :

- * Le responsable de la paroisse rencontre tout naturellement le maire et ses adjoints : à propos de la réfection de l'église, de l'entretien des bâtiments communaux, des diverses manifestations locales traditionnelles ; etc.
- * Tous les prêtres se trouvent une fois ou l'autre présents lorsqu'il s'agit d'apporter un concours aux diverses réalisations sociales intéressant les économiquement faibles, vieillards ou autres.
- * D'autres sont entrés dans des organismes divers où les communistes sont nombreux : Mouvement de la Paix, Associations France-URSS, Anciens prisonniers, Associations culturelles très nombreuses et vivantes dans la cité et fédérées dans l'Office Municipal de la Culture et des Arts. Un prêtre de l'équipe, ancien déporté, vice-président de la Fédération nationale, est le président de l'Association locale.
- * Chose plus importante, rapidement plusieurs prêtres de l'équipe sont entrés au travail, à temps partiel d'abord, et maintenant à temps complet. Leur situation les amenait aussitôt à nouer de nombreux rapports tant sur les lieux de travail que la où se retrouvent les militants syndicalistes (Bourse du travail).
- * Enfin les prêtres retrouvaient naturellement beaucoup de familles de communistes dans les rencontres pastorales : parents des enfants du catéchisme, préparation aux baptêmes, préparation des fiancés, sépultures...

Finalement un réseau de liens s'établissait et des rencontres se multipliaient.

« Il n'est pas rare qu'un militant communiste connaisse ainsi un prêtre dans le travail, un chrétien dans le syndicat, un autre prêtre à l'occasion d'une demande de sacrement ».

On a souvent l'écho de cette évolution dans les réunions de préparation au baptême ou auprès des parents dont les enfants sont catéchisés : « Il y a des incroyants qui sont bien plus généreux et dévoués que les pratiquants ». « Ce n'est plus comme autrefois : religion et politique sont deux choses différentes ».

Cependant, en dehors d'un petit noyau de chrétiens appartenant à des milieux sociaux variés, la *masse des pratiquants* est encore trop peu partie prenante de cette intégration à la vie de la cité.

* Dernière remarque : bien que ce soit plus récent, la communauté des Religieuses de St-Vincent-de-Paul, établie depuis longtemps dans le pays, s'est trouvée également en situation de dialogue avec la municipalité, lorsqu'elle a voulu transformer son mode de vie dans le secteur de Mission Ouvrière. Les bâtiments de l'ancien orphelinat, rachetés par la municipalité, servent de foyer et de restaurant pour les vieillards économiquement faibles. Et, en attendant un nouveau logement dans un quartier proche, une cohabitation des sœurs et du Foyer municipal s'est poursuivie dans un climat de cordialité et de nombreux services ont été échangés.

—:—

Tel a été le terrain des rencontres.

**Sens
d'une recherche
commune**

Il nous a conduits — prêtres, religieuses et laïcs — à une recherche commune, qui est loin d'être à son terme.

Cette recherche, disons-le tout de suite, *ne se situe pas au plan théorique.*

Si des études magistrales — comme celles des pères Bigo, Calvez et Girardi — ont pu éclairer bien des aspects des problèmes soulevés ; si, pour d'autres, le mode d'approche des réalités communistes a pu être influencé par la pensée d'Emmanuel Mounier, ou celle de Madeleine Delbrel,

en fait, le cheminement des chrétiens est devenu ce qu'il est à cause d'un *partage de vie et de responsabilités*, au service de la cité.

Ce qui veut dire que notre recherche se situe, tant sur le plan personnel que sur le plan collectif, dans une permanente et lucide confrontation de ce que nous vivons au contact des communistes, et au contact des exigences les plus fondamentales de notre foi en Jésus-Christ.

Notre recherche se situe, par ailleurs, et dans le même mouvement, *dans un effort de pastorale d'ensemble* qui rejoint du reste celui qui se poursuit dans la plupart des secteurs de Mission ouvrière.

Qu'il suffise de caractériser cet effort par quelques traits : En plus de la priorité à l'évangélisation du monde ouvrier — priorité qui va de soi ici ;

Priorité aux contacts et à la catéchèse des non pratiquants (ce qui est le fait de l'ensemble des chrétiens conscients),

Priorité à l'éveil des militants adultes et jeunes,

Attention à tous ceux qui sont en cheminement, et effort pour que toute la pastorale soit marquée par un esprit de catéchuménat.

Cet effort aboutit à la formation d'équipes d'*Action Catholique* pour l'évangélisation des divers milieux de vie, ainsi qu'à la formation d'équipes de chrétiens ayant choisi délibérément une action missionnaire (F.C.M.H. et Vie Montante, par exemple : le nombre des retraités est considérable sur la côte d'Azur).

Si donc la recherche qui est au cœur de nos rencontres chrétiens et marxistes, n'est que *l'un des axes* de l'ensemble de nos tâches, il n'en est pas moins vrai que, dans une cité qui a une vitalité locale et municipale très dense, et où tout événement se répercute rapidement dans l'ensemble de la population, nous croyons que ces rencontres et cette recherche sont un peu comme la pierre de touche de notre effort et conditionnent l'avenir de l'Eglise dans la cité, ainsi que la vérité de la Foi et de la Mission.

Au cœur de la rencontre, la question essentielle : le marxisme est un problème spirituel

Des chemins sans issue

Signalons d'abord pour cette rencontre quelques chemins sans issue.

En 1956, avant l'arrivée de l'équipe Mission de France, la communauté chrétienne était enfermée dans un ghetto anti-communiste ; elle affichait des opinions de droite à toutes les élections se déroulant dans notre cité.

Il faut dire qu'elle était poussée dans son anti-communisme par un sectarisme certain des dirigeants communistes de l'époque, sectarisme qui peut s'expliquer par les conditions dans lesquelles ils ont pris la direction de la municipalité en 1947, au lendemain de la guerre. Il faut dire aussi que la municipalité d'avant-guerre était socialiste et anti-cléricale. Le fossé était donc creusé depuis longtemps.

De la part de beaucoup de chrétiens, il y avait donc la peur de courir le risque d'un changement profond de type révolutionnaire, l'attachement à un ordre économique et politique qui leur semblait toujours soutenu par l'Eglise.

Le refus de l'engagement politique de beaucoup de chrétiens venait surtout d'un manque d'éducation politique, et je dirais même d'amour politique.

Il y avait surtout, et il y a encore, l'athéisme du marxisme qui pose problème à certains pour aller à la rencontre des hommes par delà la doctrine.

Parallèlement nous nous demandons actuellement si, au fond, certains chrétiens engagés ne sont pas marxistes, étant donné qu'ils acceptent l'analyse économique que nous présente Marx tout en rejetant sa philosophie matérialiste athée.

Si, en réponse aux questions économiques, sociales et politiques, l'analyse marxiste convient le mieux par rapport aux objectifs à atteindre, à savoir la libération de l'homme, n'avons-nous pas à réfléchir sur cette analyse et à la faire nôtre en partie ?

Il y a aussi le risque de l'affrontement entre organisations syndicales qui n'ont pas fait la même analyse. Il faut une certaine humilité pour accepter le regroupement des militants qui font des analyses différentes, si on ne veut pas aboutir à un anti-communisme sectaire.

Le dialogue et la confrontation sont bien souvent difficiles, et à la limite presque impossibles. Mais nous savons que le chemin parcouru dans cette voie est très important pour l'avenir de l'homme.

Finalement, c'est notre Foi seule, dans un approfondissement, qui nous accule à repousser la tentation de l'anti-communisme et à choisir l'impossible, « car rien n'est impossible à ceux qui croient ».

*Au cœur
de notre recherche,
une question
fondamentale*

Il y a deux questions fondamentales — qui, à vrai dire, n'en font qu'une — pour les chrétiens engagés dans le dialogue avec les communistes :

Première interrogation :

* Comment se fait-il que dans notre cité — comme dans la

plupart des grandes cités ouvrières de notre pays — tant d'hommes et tant de femmes fassent en permanence confiance, pour leur avenir, au parti politique qui se réclame de Marx et de Lénine et qu'ils appellent simplement « le parti » ?

- * Comment se fait-il que, quels que soient les événements plus ou moins graves qui secouent le monde communiste, au plan local, national ou international, malgré des cas de conscience parfois dramatiques soulevés au plan de la morale collective ou des libertés individuelles, la confiance qui est faite au parti persiste ?
- * Comment se fait-il que les militants de ce parti, aussi bien dans les couches populaires que parmi les intellectuels, et au delà des oscillations momentanées, se renouvellent sans cesse, en intégrant à eux, surtout depuis mai 1968, des militants jeunes ?

Il faut bien avouer que les réponses théoriques ou sociologiques à cette première interrogation nous laissent sur notre faim : elles ne peuvent pas rendre suffisamment compte de ce que nous découvrons sur le terrain et dans un partage de vie.

Seconde interrogation :

Mais cette première interrogation ne revêtirait pas, pour nous chrétiens, une acuité aussi grande si nous n'étions pas obligés de l'accompagner aussitôt d'un second type d'interrogation.

- * Comment se fait-il que, malgré les chrétiens convaincus engagés dans le combat pour la libération de l'homme, le message de l'Evangile et la personne de Jésus-Christ ne soient pas, pour beaucoup d'hommes et particulièrement pour la majorité des travailleurs et des petits, *l'Espérance intérieure*, *l'Espérance essentielle*, qui anime et vivifie leur combat pour la justice et leur action pour aboutir à un monde meilleur ?
- * Comment se fait-il qu'en choisissant ce parti politique (ou l'une ou l'autre des organisations qu'il anime) tant d'humbles, de pauvres, de travailleurs — ceux qui sont parmi les plus proches, par leur condition humaine, de l'idéal évangélique — soient comme naturellement entraînés, même si leur formation première a été chrétienne, à s'éloigner de l'Eglise, de ce qu'elle représente ou de ce qu'elle propose ?

Compagnonnage avec des hommes du parti

Beaucoup de chrétiens découvrent la grandeur de la tâche politique à travers leurs camarades communistes. Pour ces derniers, en effet, la politique est à la fois le domaine où se joue l'avenir de l'homme et la dimension nécessaire de tout engagement. Ce fait explique que la découverte des communistes par les chrétiens se réalise souvent en deux temps :

- dans un premier temps : on reconnaît la générosité, les *valeurs humaines*, le sens de l'homme de certains militants communistes. L'amitié naît avec des hommes, mais on met un peu entre parenthèses le fait qu'ils soient communistes, on les apprécie comme hommes « malgré leur idéologie ».

- Dans un second temps, apparaissent à la fois les multiples visages humains de militants communistes (ils sont plusieurs centaines dans notre cité), et leur trait commun *d'hommes politiques* :

- a) L'homme formé politiquement apprécie tout fait, même individuel, *dans sa portée collective*.

- b) Le communiste appartient activement au parti qui est en même temps école de pensée politique et, par sa structure et sa discipline, moyen d'action efficace. Aux yeux du chrétien, parfois étonné, se découvrent à la fois les raisons profondes de l'attachement (et pour certains de l'amour...) du communiste pour son parti, ainsi que le risque de mutilation des hommes lorsque la démocratie joue mal au sein du P.C. Chez d'autres, chrétiens plus jeunes, souvent le parti exerce une grande force attractive, en raison de son efficacité politique.

- c) Toute action, même limitée, est sous-tendue par un projet *politique* d'ensemble. L'action est exécutée dans la perspective proche ou lointaine de la prise de pouvoir ; elle se situe à l'intérieur d'une stratégie précise. On expérimente en même temps la grandeur de cette perspective politique et les risques qu'elle contient de se dégrader en tactique. On se questionne aussi : jusqu'où chrétiens et non-chrétiens peuvent-ils collaborer à la construction d'un avenir humain ?

Cette double question, périodiquement, des chrétiens, des prêtres, des évêques en prennent vivement conscience, et on assiste à un sursaut pour prendre des mesures en vue d'une mission authentique.

Pourquoi l'élan s'arrête-t-il si vite, si souvent ?

Pour nous qui en permanence nous trouvons au cœur de ce monde, cette double question ne nous laisse jamais en repos.

***Cette question
est une épreuve
pour notre Foi***

En fait, à la suite des multiples rencontres énumérées plus haut, à la suite de dialogues occasionnels ou suivis, à la suite même des échanges plus personnels nés d'amitiés solides, nous aboutissons à une conviction très ferme :

Au delà des expressions diverses de ceux qui font confiance au marxisme à cause de son efficacité politique ou à cause de sa vision du monde, nous découvrons que le secret de son dynamisme est un problème spirituel.

Ce qui est au cœur de l'attraction de tant d'hommes et de femmes pour le communisme c'est, avant tout, *une espérance*, une espérance globale qui apparaît irrésistible et irréversible, et qui peut se traduire ainsi : « oui, il est possible, si on y met le prix, de changer le monde, d'humaniser le monde ».

Vivant intensément dans le présent (ne serait-ce qu'à cause de ses besoins immédiats, des fins de mois de l'insécurité) l'homme communiste *vit en même temps*, et de façon habituelle dans le futur. Afin de construire un monde meilleur, plus juste, plus fraternel, il est prêt à mener, et mène de fait, quotidiennement, un combat permanent pour que son espérance collective prenne chair et prenne forme dans l'humanité.

Au delà et à travers ses expressions politiques, cette espérance peut apparaître à certains comme purement verbale, *comme un slogan* parmi d'autres.

Nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien. Pour un peuple ainsi entraîné à la lutte pour la justice, cette espérance est lourde de toute une partie de l'histoire du mouvement ouvrier. (Si seulement les chrétiens étaient aussi sensibilisés à l'histoire de leur Eglise !). Elle est souvent chargée d'une telle émotion vitale que nous pourrions la comparer à celle des chrétiens qui entendent chaque année comme une révélation neuve le récit de la Cène ou celui de la Passion du Christ.

C'est peut-être Emmanuel Mounier qui a le mieux traduit ce que nous avons découvert dans nos dialogues.

« L'essentiel du communisme n'est pas tel ou tel de ses problèmes, ni même l'ensemble des problèmes qu'il soulève, mais son mystère, cette force centrale qui établit sa puissance dans le cœur des hommes et entretient, depuis 30 ans, l'espérance de l'histoire ». (nous dirions, aujourd'hui : depuis 50 ans).

Interrogés ensemble

La meilleure preuve, pour nous, de la vérité de ce texte, ce sont les questions que nous posent, après des années de cheminements communs, des amis marxistes.

Ces questions concernent l'homme : aussi bien son devenir humain que sa Foi ou son idéal.

* En ce qui concerne la promotion de l'homme, l'un de nous s'étonnait de voir l'intérêt qu'un couple de professeurs communistes prenait à expliquer Pascal à leurs élèves. Voici leur réponse :

« Qu'ils croient en Dieu ou non, peu importe. Mais qu'ils réfléchissent sur le sens de leur vie. Qu'ils s'engluent dans la société de consommation, ou qu'ils soient frappés par l'activisme militant, c'est bien ce que dénonçait Pascal sous le nom de « divertissement » — qui dispense de s'interroger sur l'homme, sur le sens de son action et de sa vie ».

* Un autre, un ouvrier cette fois, interroge :

« Avant de vous rencontrer, je croyais que Dieu ce n'était pas sérieux. Si je m'arrêtais à regarder les croyants que j'ai connus avant vous, je ne les entendais pas me disant : « Dieu est Amour ». Le diraient-ils, leur vie est à l'opposé de cette affirmation. Il n'en est pas de même de votre communauté.

Maintenant, je vois que l'idée de Dieu, c'est sérieux, cela fait vivre certains. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que cela ne transforme pas tous les croyants. Certains ne sont pas du tout transformés. Pourquoi ? ».

* Un autre demande de façon plus inattendue :

« Pour vous, nous voyons bien que la foi, la prière, l'Eucharistie, la Résurrection sont des choses importantes. Dites-nous un peu ce que c'est pour vous. Si vous ne pouvez rien nous en dire, ce serait qu'à vos yeux nous serions des sous-hommes ».

Rendre compte de la foi

Ces recherches de chrétiens pour vivre de Jésus-Christ aujourd'hui se mènent « sous les yeux » d'amis incroyants. Le mari communiste athée d'une chrétienne interpelle : « *La plupart des communistes ont eu une expérience chrétienne dans leur enfance, souvent jusqu'à 15 ans. Mais moi, j'appartiens à une génération de communistes extérieure au christianisme. Vous employez des mots comme prière, foi, etc. Je me sens complètement étranger à ce vocabulaire. Je ne vois pas du tout ce que cela veut dire, sur quelle expérience humaine cela s'appuie* ».

Là encore, nous sommes aiguillonnés pour une recherche à peine entamée : comment rendre compte de notre foi ? Comment exprimer notre foi dans un langage qui soit celui de l'homme que nous devenons ? Jésus-Christ sauveur. Jésus-Christ ressuscité. Nous sentons bien, tous, la nécessité d'un travail d'équipe, entrepris sous différentes formes, sur les expressions collectives de notre foi. Pour que cette recherche ne soit pas une recherche de francs-tireurs, nous avons besoin d'une confrontation avec d'autres équipes, vivant en commune marxiste, mais aussi avec d'autres équipes travaillant à la construction du monde dans des milieux et des cultures de types différents.

En définitive ce qui est un *appel* pour notre Foi c'est cette certitude qu'à un problème spirituel, il y a la possibilité d'une solution spirituelle. Mais ce qui est une *épreuve* pour la Foi, c'est que nous sommes souvent arrêtés, sur les chemins de l'Évangélisation, par des obstacles qui ne sont pas du domaine spirituel.

Comment pourrait s'opérer, dans ce monde marxiste, une découverte du Christ qui respecte à la fois les libres déterminations des consciences, et en même temps l'Esprit du Seigneur qui nous presse afin de hâter cette rencontre.

Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'il n'y aura pas, il ne saurait y avoir de dialogue à sens unique. Le cheminement intérieur, la conversion que nous avons à faire, sont aussi importants que ceux de nos amis communistes.

Ce dont nous sommes sûrs également, étant donnée la nature du communisme, c'est que la solution ne peut pas dépendre de notre seul comportement, mais de celui de toute l'Église, sur ce problème crucial.

Quels sont les chemins que nous avons explorés en commun ?

Quels sont ceux qu'il nous faut encore découvrir ?

Un dialogue qui "dure"

S'il y a une première leçon à tirer de ce que nous avons vécu, c'est de *persister dans le dialogue* quelles que soient les difficultés rencontrées.

Pendant ces 15 ans de présence dans le combat du Mouvement ouvrier avec nos camarades marxistes, il est certain que nous avons parcouru un chemin jonché de difficultés, mais aussi de combien de richesses.

Bien sûr certains événements importants sont venus ralentir ce cheminement vers une rencontre et un dialogue : la période finale du Stalinsisme, le problème de la Hongrie en 1956, la partialité des positions communistes devant certains problèmes mondiaux, l'affaire du printemps de Prague, l'exclusion de Gaudy qui était, aux yeux de beaucoup de chrétiens, l'homme du dialogue.

Au delà de toutes les difficultés du parcours, l'important nous paraît être la continuation du dialogue :

- * Cela ne saurait être seulement un dialogue tactique, d'organisation à organisation.
- * Cela ne saurait être non plus le dialogue des sourires faciles où l'on cache ce qui est l'essentiel de sa vie.
- * Cela ne saurait se réduire au dialogue entre intellectuels formés théoriquement.

Le dialogue véritablement positif ne peut partir que du concret. Et celui qui ouvre le plus de perspectives c'est celui qui grandit dans l'amitié partagée et qui se poursuit dans une recherche menée dans la liberté et le respect mutuel.

« La vertu du dialogue, en définitive, n'est pas de nous convaincre mutuellement, mais de nous faire réfléchir mutuellement ».

Du chemin parcouru, que pouvons-nous dégager, à l'heure actuelle, comme grandes pistes ?

Des convergences

Du dialogue vécu dans ce climat, il se dégage des convergences constantes entre deux visions du monde : sens aigu et prioritaire de la justice ; sens de la dignité de l'homme et réactions à tout ce qui la brime ou la défigure ; sens de la liberté qui n'existe que dans la discipline et l'ascèse choisies et consenties pour atteindre un but ; capacité de se remettre en question sans cesse et d'y remettre en cause les moyens d'action ; enfin sens des valeurs de paix.

Il y a aussi l'évolution des communistes à l'égard du fait religieux. Aujourd'hui, le P.C.F. est amené à constater que la situation a changé depuis le temps de l'anathème. En effet, cet homme aliéné qu'est pour le marxisme tout croyant, est susceptible de n'être pas totalement aliéné puisqu'on peut discerner des convergences dans l'ordre politique et moral entre travailleurs communistes et travailleurs chrétiens, convergences que nous avons découvertes à notre plan local et que nous avons citées.

A quoi sont dues ces convergences ? Pour une grande part, elles puisent leur source dans les urgences de la vie et de l'histoire du monde. Marxistes et chrétiens, s'ils sont les uns et les

autres exploités, doivent s'affronter à des adversaires identiques. Ils doivent faire face à des responsabilités communes : ensemble ils sont attelés à une transformation du monde.

Des complémentarités

A côté de ces convergences, il existe aussi des complémentarités entre chrétiens et marxistes.

* Du côté marxiste, la priorité va aux problèmes collectifs avec une résolution de s'attaquer d'abord aux causes des injustices.

On attache une importance première aux facteurs économiques et sociaux qui conditionnent les problèmes humains, la dialectique est l'instrument d'analyse des événements, on fait confiance à la science pour résoudre toutes les interrogations.

* Du côté chrétien, il demeure le sens inaltérable de la personne humaine, le sens de l'aide immédiate aux plus pauvres.

On attache une importance aux valeurs de gratuité, on a le sens des échecs humainement irréparables (les handicapés, la mort...). On reconnaît la valeur et les limites des données de la science et on accorde la primauté à l'amour.

Nous pourrions exprimer l'essentiel de ces complémentarités par la phrase de Mounier :

« *Affranchir le sens de la personne des erreurs individualistes et le sens de la communion des erreurs collectivistes* ».

Une divergence fondamentale

Mais lorsque le dialogue va jusqu'aux racines, nous constatons aussi des divergences. En fait, c'est toujours la même difficulté fondamentale qui revient sous diverses formes.

— L'homme peut-il suffire à l'homme ?
ou bien l'homme est-il lié à l'Homme-Dieu, à Jésus-Christ ?

— Nous aurons tout le loisir d'examiner l'hypothèse « Dieu » lorsque l'essentiel de la libération de l'homme sera acquise, disent les marxistes.

« Les exigences les plus profondes de l'homme, le sens de la vie, les appels de l'Esprit font partie dès maintenant de la libération de l'homme », répondent les chrétiens.

— Ou encore, comme le traduisait quelqu'un à l'issue d'une rencontre :

- Pour les uns : « rien ne nous est promis et personne ne nous attend » ;
- Pour les autres : « tout nous est promis et quelqu'un nous attend ».

Mais ces formules ne traduisent qu'imparfaitement les nuances des cheminements, des interrogations, des espérances des uns ou des autres. Nous pensons qu'un certain nombre de divergences apparaîtront différemment si l'on poursuit, dans le concret de la vie, la recherche commune.

Ce que réclament des chrétiens, au plan de la Foi, le partage de vie et le dialogue avec les marxistes

De nouvelles dimensions de la vie de Foi

Les chrétiens qui vivent avec des marxistes sont à tout moment, et à propos de tous leurs actes, « appelés à rendre compte de l'espérance qui est en eux ». Ils doivent être prêts à rendre compte de leur Foi. De façon plus précise, on peut dire qu'ils sont appelés à *vivre leur foi, au grand jour, sous les yeux des incroyants.*

Plus les militants sont confrontés à ces problèmes difficiles, moins ils trouvent facilement la nourriture spirituelle dont ils ont besoin. Le propre du marxisme est précisément de ne leur laisser aucun échappatoire :

- en vérifiant sans cesse le sérieux de la pensée par le feu de l'action ;
- en nous renvoyant sans cesse de notre témoignage au témoignage visible de l'Eglise-société ;
- en posant les questions doctrinales les plus radicales sur la nature et le devenir de l'homme.

Nous citerons seulement ici trois des questions qui sont autant de chemins à explorer d'un commun accord entre chrétiens et marxistes :

* Les conditions et la nature de la liberté pour les hommes d'au-

jourd'hui. La tension entre liberté personnelle et liberté collective, etc.

- * Les conditions d'une vraie laïcité, seule garantie du pluralisme au plan spirituel.

L'enseignement officiel d'une religion particulière, ou l'enseignement officiel de l'athéisme, peut-il avoir un sens au niveau de l'Etat ?

- * Finalement, que signifie l'Évangile pour la construction du monde et sa transformation par l'homme ? Nous sommes loin d'avoir fini d'inventorier tout ce que Jésus-Christ et son message ont à nous dire sur l'avenir de l'homme. Il est urgent de chercher ensemble un nouveau langage de la Foi ; il est urgent pour les chrétiens d'inventer une nouvelle expression communautaire de leur vie de Foi.

Un engagement politique

Nous constatons, dans notre cité, que nous pouvons aborder et faire prendre au sérieux la lumière que donne la Foi sur les problèmes fondamentaux de l'homme — et finalement poser la question de Dieu — dans la mesure même où nous prenons au sérieux, de façon permanente, par nos engagements, les problèmes vitaux de la commune, les problèmes du monde du travail, particulièrement le syndicalisme, et finalement les problèmes politiques.

Il est urgent, pour l'ensemble des chrétiens, et donc pour l'Eglise, de découvrir l'importance de toutes les actions collectives, et la nécessité des engagements concrets, spécialement l'engagement politique.

D'où une série d'efforts :

- * Education du sens civique et politique des chrétiens.
Nous ne séparons pas notre passion pour l'homme de notre passion pour Dieu.
- * L'engagement, à leur place, et en lien étroit avec les laïcs, de prêtres et de religieuses entrant dans un travail salarié, et en acceptant les conséquences normales au plan des diverses situations qui sont les leurs, les met en meilleure situation de rencontre et de dialogue.
- * Nous pensons que doit être clairement affirmée la liberté pour les chrétiens d'opter pour une société socialiste — à la seule condition d'approfondir en même temps les références évangéliques que commande ce choix.

Dimensions politiques de l'amour

La charité ne peut se contenter de panser des blessures individuelles, elle doit chercher à supprimer les causes du mal collectif.

Les chrétiens ont l'habitude de proclamer des « valeurs » ; mais des paroles, même incisives, ne peuvent suffire à changer le monde.

Les chrétiens aiment à rencontrer les personnes ; alors que le service de l'homme requiert également de l'aimer politiquement par le biais d'organisations efficaces.

Affronté à l'injustice, l'amour doit dépasser une attitude moralisatrice tout autant qu'une impatience stérile : la charité est appelée à se risquer *dans le service politique de l'homme*.

Ce que beaucoup cherchent, en tous cas, ce sont les chemins d'une foi cohérente : vivre en Jésus-Christ la tâche politique. Ce que tous cherchent, ce sont les chemins *d'une vie de foi unifiée* (engagement politique dans son sens le plus global, vie de famille, travail, amitié, etc).

Si nous affirmons cela, c'est que nous avons constaté ceci :

Des contacts et certaines actions communes sont possibles entre des marxistes et des hommes refusant le choix d'une société basée sur le socialisme. Mais, pratiquement, un dialogue véritable, un dialogue qui permette d'y inclure les questions de la Foi chrétienne, ne se trouve de fait réalisé qu'entre des marxistes et des chrétiens ayant fait une option socialiste. Nous n'en déduisons pas que les chrétiens doivent nécessairement faire un choix socialiste : grâce à Dieu, ceci est affaire de la libre détermination des consciences loyales. Mais nous pensons que ceux qui le désirent en connaissance de cause doivent avoir la liberté de faire ce choix.

*Un
nouveau
visage
de l'Eglise*

Il est indispensable que l'Eglise, comme structure, comme groupe organique, se situe avec réalisme par rapport au monde actuel, spécialement au monde du travail et au monde de la recherche et de la science.

De la même façon que nous ne pouvons dialoguer avec des communistes au plan local, sans immédiatement nous trouver en référence avec le *communisme* au plan mondial, de même nous ne pouvons plus prendre un certain nombre de positions dans nos communautés chrétiennes de paroisse, ou de secteur, sans nous trouver confrontés avec l'Eglise diocésaine, nationale et universelle. C'est là une loi contraignante d'évangélisation collective.

Journellement nous découvrons à quel point les prises de positions positives de l'Eglise (celles de Jean XXIII, par exemple, ou de Helder Camara) — à quel point, à d'autres moments, les silences de l'Eglise — ont des incidences très concrètes et déterminantes au cœur même de nos dialogues.

De plus en plus, les militants marxistes écoutent les informations religieuses, certains lisent la chronique « Religion » du journal *Le Monde*. Les livres qu'ils ont écrits sur le Concile témoignent de leur attention.

Peu à peu, un nouveau visage de l'Eglise leur paraît comme possible. Combien de fois les communistes nous ont opposé l'Eglise comme soutien du capitalisme ou des hommes politiques de droite ! Mais l'engagement — mûrement éprouvé — d'un certain nombre de laïcs et de prêtres dans le mouvement ouvrier et la vie de la cité — leur fait se demander si cette Eglise est capable d'évoluer, dans quel sens, et jusqu'où.

Un nouveau type de relations prêtres-laïcs

Malgré l'évolution des dernières années, l'Eglise locale continue d'apparaître à la plupart des communistes comme une organisation parmi d'autres. Les prêtres, eux, sont d'abord regardés comme des *responsables d'organisation*. Pourtant, une interrogation commence à poindre de diverses manières. A partir du travail salarié de plusieurs d'entre nous, le retour du prêtre dans la masse est suivi avec attention.

Un communiste nous disait :

« Au fond, vous suivez le chemin inverse de nos meilleurs militants. Nous cherchons à les dégager pour qu'ils aient une action plus efficace. Vous, vous faites le contraire ».

Cette réflexion, parmi d'autres, prend d'autant plus de poids qu'elle est faite à un moment où bien des permanents, syndicaux ou politiques, sont contestés parce que trop coupés de la masse.

Dans une commune marxiste, plus qu'ailleurs, la modification du style de relations des prêtres et des laïcs n'est-elle pas ce qui pourrait le mieux manifester le caractère *original de l'Eglise* ? On voit spontanément l'Eglise locale comme une organisation à côté d'autres organisations.

Et pourtant, dans l'Eglise, le prêtre n'est pas un dirigeant comme d'autres responsables d'organisations. Serviteur de l'Evangile, il est témoin du don de Dieu proposé à tous les hommes. Son rôle n'est pas de donner des consignes aux membres de la communauté : il n'est pas le propagateur d'une idéologie. Ministre auprès des chrétiens et des non-chrétiens, il est serviteur de la liberté des hommes dans la découverte de Jésus-Christ.

Chacun à leur place, prêtre et laïc sont ensemble serviteurs de l'Evangile de Jésus-Christ et serviteurs des hommes. Quel style de relations fraternelles inventer pour que soient manifestés la gratuité du don de Dieu et la richesse d'un Evangile qui n'est pas à « mesure humaine » ? Quel est le rôle propre des laïcs et des prêtres dans le service politique de l'homme aujourd'hui ? Quelle est la place respective des prêtres et des laïcs, également membres de la cité, dans l'Evangélisation ?

Mais pour que des marxistes puissent découvrir, dans l'Eglise, au delà de l'organisation qu'ils observent, *le mystère qui est sa raison d'être*, il y faudra des transformations radicales dans le sens de l'ouverture au monde, dans le sens d'une communion avec les vrais combats pour la justice, dans le sens surtout de la pauvreté : « L'Eglise, écrit un militant, doit être ouverte au monde par sa pauvreté, son écoute, son désir de servir, de tendre la main à celui qui a besoin d'elle dans l'espérance et l'amitié à Jésus-Christ. L'Eglise doit abandonner tout dogmatisme politique ou social, si elle veut amener les hommes de demain à vivre dans l'amitié à Jésus-Christ ».

Apprentissage en Eglise du pluralisme

A mesure que nous avançons, apparaissent mieux les exigences particulières posées aux chrétiens militants dans le mouvement ouvrier.

Ils doivent d'abord apprendre, à cause de leur Foi, et éclairés par elle, à *confronter loyalement, entre eux, leurs divers engagements politiques*. Car le pluralisme est un fait riche de possibilités à condition qu'il n'aboutisse pas à autant de féodalités.

Des hommes et des femmes, chez nous, ont fait un choix socialiste, et à cause de lui sont en position de dialogue avec les marxistes. Mais ce sont des socialistes qui ne font pas les mêmes analyses politiques, des socialistes qui n'appartiennent pas au même parti. Il y a cependant un lieu — leur équipe ou leur « relais » d'A.C.O. — où ils peuvent confronter leurs points de vue, s'exprimer, s'expliquer, accepter les questions de leurs frères au nom de la même foi en Jésus-Christ.

L'expérience concrète et difficile de ce partage nous révèle et nous rappelle que l'homme n'est pas un être à tiroirs : il est une synthèse vivante. Rarement le niveau de la foi peut être saisi à l'état pur. Bien souvent, c'est à travers une divergence clairement réfléchie — qui porte sur une analyse économique ou une option politique — que des chrétiens, chez nous, s'interpellent sur la fidélité à Jésus-Christ que les uns et les autres s'efforcent de vivre dans le service de l'homme.

Ces chrétiens du monde ouvrier doivent apprendre également à rester en communication avec des chrétiens qui n'ont pas fait, comme eux, de choix politiques ou économiques socialistes.

Comment pouvez-vous appartenir à une Eglise traversée par la lutte des classes ?

A partir de nombreux conflits sociaux dans lesquels *les parties adverses se disent chrétiennes*, on ne comprend pas le sens de notre appartenance à l'Eglise, on met en doute notre loyauté.

Dans divers conflits, des hommes en bagarre se retrouvent à la même eucharistie : « *Alors, vous dites qu'un chrétien ne peut pas être au P.C., et d'un autre côté, il peut communier avec son adversaire de classe qui est d'extrême droite, pourquoi ?* ».

En mai 1968, se manifeste clairement la division de l'Eglise locale : un petit nombre de chrétiens, mais vigoureux, est partie prenante des 28 jours d'occupation des chantiers, tandis que la masse des chrétiens pratiquants demeure étrangère ou hostile au mouvement. Pendant ces semaines chaudes, un jour, un responsable communiste rencontre dans la rue l'un des prêtres :

« *Pour ne pas te gêner, je n'ai pas essayé de te rencontrer. Mais, après la grève, je te demanderai comment tu fais pour être curé de ce pays dans une Eglise traversée par la lutte des classes* ».

Mais, peu à peu, les questions se précisent de la part de quelques-uns : « *Dieu est si grand, dites-vous, pourquoi tous ces groupuscules que je découvre petit à petit depuis un an : A.C.O., Paroisse universitaire, etc. Votre unité, dans la communauté chrétienne, quelle est-elle ? A.C.O., A.C.I., etc. Qu'y a-t-il de commun entre ces gens-là ? Pourquoi pas une A.C.A. (Action catholique des athées !), puisqu'à vos yeux, je suis aussi fils de Dieu ?* ».

Rappelons ici ce soir du Jeudi-Saint où les militants d'A.C.O. nous disaient, à nous prêtres : « Que faites-vous pour l'évangélisation du milieu indépendant ? Car il ne s'agit pas de faire une communauté chrétienne ouvrière, mais, même s'il y faut du temps, s'il y a besoin de relais divers, il s'agit d'aboutir à une communauté chrétienne universelle où le monde ouvrier ait sa place, toute sa place ».

Rappelons aussi — un an plus tard — cette seconde veillée de Jeudi-Saint où militants d'A.C.O. et militants du M.C.C. essayaient, au delà de leurs affrontements, de répondre à cette interrogation d'un communiste :

« Si votre Dieu est si grand que vous le dites, pourquoi tous ces groupes ? Qu'avez-vous en commun ?... Le Dieu auquel croit le Directeur, celui auquel croit tel ingénieur, celui auquel tu crois, ce n'est pas possible que ce soit le même. Votre Dieu ne ressemble-t-il pas à une auberge espagnole, chacun mettant dans son idée de Dieu ce que bon lui semble ? ».

Oui, comme le disait ce même soir un des participants : « Les chrétiens sont acculés à approfondir leur Foi, leurs engagements et la source de leur Foi ».

Nous n'avons pas de conclusion à apporter : c'est une histoire que nous vivons et qui continue. Nous savons que d'autres, prêtres et laïcs, la vivent ailleurs. Nous souhaitons seulement que l'Eglise de France la vive également.

Alors, peut-être, pourrions-nous, sans un remords de conscience, redire en vérité tout ce que contient le Magnificat, qui va bien plus loin que toutes nos revendications et toutes nos espérances : « Il comble de Joie les affamés, renvoie les riches les mains vides ».

Alors, lorsque nos frères communistes nous rediront que l'homme vit d'abord de pain — ce qui ne contredit pas la parole de l'Evangile : « l'homme ne vit pas seulement de pain » — nous pourrions, en toute loyauté, parce que nos actes seront plus proches de notre message, leur montrer, à travers le visage du Christ, que l'homme que nous voulons sauver ensemble vit à la fois, de Pain, de Liberté et d'Amour.

Mission de l'Eglise dans la cité

Un jour, un responsable du parti, avec qui nous sommes en dialogue et en amitié depuis des années, nous interroge (non pas pour tendre un piège, mais parce que cela correspondait pour lui à une question vraie) :

« Le parti est au pouvoir dans la ville depuis plus de vingt ans, il sait où il va, il sait ce qu'il faut faire ici. On entend peu parler de vous. Et pourtant, l'évangélisation doit être importante pour vous. Comment voulez-vous évangéliser cette ville ? ».

La question est vraie : nous-mêmes, nous nous demandons souvent : dans une cité gouvernée par le parti communiste et où son empreinte est si forte, qu'est-ce qu'un projet global d'évangélisation ?

Au delà du prosélytisme et des tentatives d'annexion ou de récupération, voici quelques points de repère qui nous apparaissent actuellement :

- Bien sûr, d'abord, la présence des chrétiens, prêtres et laïcs, à la vie collective de la cité, dans un esprit loyal de service et dans une franche acceptation de la laïcité.
- L'existence, aussi, de chrétiens qui assument lucidement leurs responsabilités d'hommes et qui se construisent progressivement dans la foi en Jésus-Christ. L'itinéraire est bien connu des chrétiens que l'expérience politique conduit à l'athéisme : on pourrait décrire plusieurs cheminements récents. Le recours renouvelé à l'Evangile fournit-il aux combats

et aux aspirations des hommes une couverture théologique plus moderne ? C'est ce que croient beaucoup de penseurs marxistes. S'agirait-il plutôt d'une authentique amitié avec Jésus-Christ, vécue d'une manière nouvelle ? La seule réponse possible à cette question fondamentale est celle d'une évangélisation qui passe par des chrétiens vivant dans leur chair *l'expérience de Jésus ressuscité*, par des hommes et des femmes dont le combat pour la libération de l'homme nourrit quotidiennement la rencontre de Jésus-Christ.

● Partageant le combat politique avec des hommes athées, le chrétien devient également partie prenante de la recherche des hommes et de leurs questions.

Lorsqu'il est vécu comme une expérience humaine globale, lorsqu'il n'est pas tronqué arbitrairement (par exemple par une idéologie réductrice), lorsqu'il n'est pas coupé de la rencontre des personnes qu'il veut servir, le combat politique, qui est service de l'homme, met l'homme en face de lui-même : l'homme impliqué dans toutes ses relations avec les autres hommes et avec les femmes, avec les enfants, les jeunes et les vieux, avec la masse comme avec les militants. Dans son travail, dans sa famille, dans les diverses organisations, l'homme est confronté aux événements de la vie, événements prévisibles ou imprévisibles, événements aussi divers que l'amour, la souffrance, la réussite, l'échec, la mort, etc. Multiples sont les événements qui interpellent croyants et incroyants, qui les provoquent à s'interroger sur l'homme.

N'est-ce pas ce chemin d'une radicale pauvreté, dans la rencontre des incroyants et la recherche de Dieu, qu'il faut parcourir en se questionnant les uns et les autres ?

Au jour le jour, deux lectures différentes de l'expérience politique s'affrontent lucidement. Pour MARX, la conviction est clairement fondée que la lutte pour arracher les rapports sociaux au règne aveugle du profit et de la nécessité achemine l'humanité à la possibilité de se libérer de l'aliénation religieuse.

Pour JEAN XXIII, intrépide dans sa foi transparente, l'expérience sociale est aussi le chemin où l'homme peut découvrir le vrai visage de Dieu : « *Lorsque les relations de la vie sociale se posent en termes de droits et de devoirs, les êtres humains s'ouvrent au monde des valeurs spirituelles et ils comprennent ce qu'est la vérité, la justice, l'amour, la liberté. Ils deviennent alors conscients d'appartenir à ce monde, mais ils sont également sur le chemin qui les conduit à mieux connaître le vrai Dieu transcendant et personnel* ». (Pacem in Terris, n° 45).

N'est-ce pas la responsabilité de notre Eglise locale de tout faire pour qu'un jour des hommes communistes puissent, eux aussi, et en toute liberté, se poser la question de Dieu « *sans que s'y mêlent pour effacer sa voix, pour l'éloigner, tous ceux qui, consciemment ou inconsciemment l'ont déguisé en ceci ou cela* ». N'est-ce pas une tâche essentielle de la Mission de faire que des hommes puissent rencontrer le Dieu vivant sans être contraints de renier ce qu'il y a de meilleur dans leurs aspirations de communistes ?

En attendant, croyants et athées loyaux se convient mutuellement à d'incessants dépassements dans la compréhension de l'homme et de Dieu.

Numéros disponibles

Nous consulter pour les numéros antérieurs à 1968.

- n° 12 : Rapport du Comité épiscopal de la Mission de France.
- 1969 - n° 13 : Le « religieux » et la foi — Une Eglise dans un peuple opprimé (Dom Frago).
n° 14 : Dans le Soissonnais — Crise de la ville ou crise de la société P (P. Macquart).
n° 15 : Crise de la Mission de France P (J. Vinatier). — L'Association et l'Année sacerdotale (R. Salaün).
n° 16 : La fermeture du Séminaire de la Mission de France. Pour une formation spécialisée des prêtres missionnaires (E. Marcus).
n° 17 : Signification de l'incroyance et nature de la Foi (B. Lacombe).
Les vacances et le tourisme (Agnès Pitrou).
nos 18-19 : Assemblée Générale de la Mission de France (24-26 octobre 1969).
Interventions des Equipes.
n° 20 : Assemblée Générale (octobre 1969).
Exposés (M. Bellet, R. Salaün) — Le Bâtiment et les T.P. (A. Pitrou) — Le sens humain du Célibat (M. Massard).
n° 21 : L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise. — Eglise, Prêtre et Politique (Année sacerdotale 69-70).
n° 22 : Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise (P. Montagrin). — Prêtre à plein temps ou à temps partiel ? (R. Salaün).
n° 23 : Pris sur le vif — Témoignages (Fr. Vico - R. Olivier) — Réflexions sur les mass-média (J.-F. Six, Paul Valet, J. Schyrr).
Une interrogation : l'informatique (A. Pitrou).
Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Evangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise

*Conférence de Mgr Matagrín, évêque de Grenoble,
au Théâtre municipal de Grenoble, le 2 mars 1970*

(Supplément à « Eglise de Grenoble »,

n° 28, du 12 mars 1970)

Essor ou déclin de l'Eglise ? Telle était la question posée en 1947 par le Cardinal Suhard. Au lendemain du conflit mondial, les catholiques français prenaient davantage conscience du monde moderne, de ses problèmes et de ses projets. En même temps, ils se découvraient dépositaires d'une richesse dont ils se sentaient redevables. La grande affaire était celle d'une présence missionnaire du chrétien au monde moderne. La lettre de l'archevêque de Paris est contemporaine d'une époque d'initiatives missionnaires : Mission de Paris, prêtres-ouvriers, Mission de France, développement des mouvements d'Action catholique d'adultes.

La question demeure posée, mais dans un climat radicalement différent (1). L'Eglise apparaît aujourd'hui incertaine d'elle-même, de ce qu'elle a à apporter au monde, hésitante parce que divisée sur les analyses et les méthodes.

Encore ne faut-il pas exagérer la nouveauté du contexte actuel. Dès 1952, Karl Rahner prononçait une conférence éditée sous le titre : « L'Eglise a-t-elle encore sa chance ? » dans une collection intitulée « Contestations ». Et déjà ce texte prophé-

(1) Cf. *Problèmes actuels du catholicisme français. Recherches et débats*, p. 64.

tique commençait par quelques pages sur le défaitisme des prêtres : « *Commençons donc par cet aveu : nous sommes découragés, aplatis et résignés... Nous nous sentons étrangers dans le monde... Une grande partie de ce que nous disons sonne étrange : c'est daté d'hier ou d'avant-hier* » (2).

Quoi qu'il en soit, les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise le sont dans un contexte de crise. Depuis dix-huit mois se sont multipliés articles et ouvrages aux titres évocateurs ou provocants : « *L'Eglise à l'épreuve* », « *L'Eglise au milieu des orages* », ou « *dans la tempête* ». Certains étudient ce qui meurt : « *l'éclatement d'une Eglise* », « *la décomposition du catholicisme* » ou même « *mort de l'Eglise* ». D'autres se tournent résolument vers l'avenir : « *L'Eglise a-t-elle encore un avenir ?* » sous-titre d'un ouvrage intitulé *la Tombe de Dieu*.

Le terme qui revient le plus souvent, c'est celui de crise, tantôt utilisé à propos de l'Eglise — « *La crise actuelle de l'Eglise* » — tantôt à propos du monde — « *L'Eglise dans la crise actuelle* ». Paul VI n'a pas reculé un jour devant des termes suggestifs : « *L'Eglise se trouve dans une heure d'inquiétude, d'auto-critique, on pourrait aller jusqu'à dire d'autodestruction. Il y a comme un bouleversement intérieur aigu et complexe auquel personne ne se serait attendu après le Concile* » (10 décembre 1968).

Sans prétendre répondre à tous ces problèmes — l'Eglise n'a pas réponse à tout — et dans les limites trop claires d'un seul exposé, je voudrais tenter un triple essai :

Un *essai d'inventaire* des questions aujourd'hui posées.

Un *essai de diagnostic* sur la signification de cette crise.

Un *essai de balisage* de la route à suivre (3).

Essai d'inventaire

Si l'Eglise fait question pour beaucoup de ses membres et aussi pour un certain nombre de ceux qui la regardent de l'extérieur, il faut reconnaître d'abord que l'attitude la plus fréquente

(2) Karl RAHNER : *L'Eglise a-t-elle encore sa chance ?* Le Cerf, p. 7, 8, 9.

(3) Dans l'inventaire et le diagnostic, nous reprendrons certains éléments de l'analyse présentée, lors de l'Assemblée plénière de l'épiscopat français en novembre 1963 à Lourdes et publiée dans *Jésus-Christ Sauveur, espérance des hommes aujourd'hui*, Ed. du Centurion.

à son égard est sans doute *l'indifférence*. Un grand nombre de nos contemporains estiment que l'Eglise n'a rien à leur dire. Ils ne voient plus à quoi sert le christianisme. Il n'explique rien ; le monde s'explique par lui-même et ce qu'aujourd'hui on ignore encore sera demain pénétré par l'intelligence. Le christianisme n'opère rien, il n'est pas efficace. Il paraît tourner sur lui-même dans un univers à lui de rites et de conventions qui n'ont pas d'efficacité sociale et dont l'archaïsme fait sourire, en dépit de tous les efforts d'aggiornamento.

Une attente déçue

Et pourtant il faut reconnaître *un renouveau d'intérêt* pour les problèmes religieux. Je ne pense pas ici à la simple curiosité entretenue par la presse, mais à une attente réelle quoique ambiguë. Depuis Jean XXIII et le Concile, on a remarqué une plus grande attention portée à l'Eglise, à son renouveau, aux déclarations du Pape et des évêques, librement discutées sur la place publique, aux prises de position des chrétiens. Il y a aujourd'hui des hommes et des femmes qui sont en espérance de quelque chose de la part de l'Eglise et qui la contestent parce que leur espérance, pensent-ils, risque d'être déçue. Nous entendons dans l'Eglise chez les adultes, mais surtout chez les jeunes, l'écho de cette *déception*.

L'Eglise aurait trahi l'Évangile. L'Eglise, c'est-à-dire l'Eglise officielle, le monde catholique et la hiérarchie. Au moment où des peuples entiers manquent du nécessaire et demeurent frustrés de pain, de culture, de liberté et de dignité, le monde catholique n'est-il pas massivement compromis avec des comportements, des mentalités, des structures économiques et politiques où l'avoir prime l'être, où la possession empêche le partage, où la recherche du profit l'emporte sur le souci du bien commun, où l'autorité n'est pas d'abord ordonnée à la défense et à la promotion des pauvres ? Est-il possible, dans ces conditions, d'être fidèle à l'Évangile de pauvreté, d'amour et de justice sans dénoncer radicalement le monde dans lequel nous vivons ? Est-il possible d'oser prétendre être fidèle à l'Évangile sans choisir la révolution, fût-elle violente, s'il s'avère que la non-violence est inefficace ?

A la question ainsi posée, la hiérarchie catholique a répondu par les grandes encycliques sociales de Jean XXIII et de Paul VI, spécialement *Populorum progressio*. Bon nombre de catholiques essaient loyalement de les faire passer dans les faits. Mais il faut bien reconnaître que ces encycliques sont doublement

contestées. Pour tous ceux qui ont fait une option de type révolutionnaire, elles ne tendent pas à autre chose qu'à un réformisme incapable de s'attaquer à la racine du mal. D'ailleurs, il y a un décalage entre ce qui est enseigné, voire proclamé, et ce qui est vécu. Quel contraste, par ailleurs, entre la timidité du Pape en pareille matière et la vigueur avec laquelle il intervient dans le problème de l'amour et de la sexualité, mais alors, dit-on, à contre-courant des acquisitions scientifiques du monde moderne.

A l'extrême opposé de l'opinion catholique, un certain nombre de catholiques qui ont accueilli avec faveur *Humanæ vitæ*, mais se sentent plus mal à l'aise devant *Pacem in terris* ou *Populorum progressio*, accusent la hiérarchie d'avoir trahi sa mission dans la mesure où elle a pactisé avec le monde issu de la Révolution française et influencé par les socialismes. Le drame de l'Eglise est, à leurs yeux, d'avoir renoncé aux bases saines du droit naturel sur lequel était fondée la civilisation chrétienne.

Une communauté éclatée

Le résultat le plus clair de ces divergences d'interprétation, c'est *l'éclatement de la communauté catholique*. Sans doute l'unité des catholiques n'est-elle jamais pleinement réalisée, mais on peut se demander aujourd'hui si les facteurs de division ne sont pas plus forts que les facteurs de cohésion. Des événements récents révèlent le développement de l'intolérance. La communauté catholique a éclaté sous la pression de courants de pensée et d'action politiques et sociaux. L'absence de graves conflits d'ordre ecclésial avec la société, hormis les séquelles de la question scolaire, et l'acceptation du franc-jeu des chrétiens dans la nation ont entraîné la disparition de partis d'étiquette ou d'inspiration chrétienne. Les catholiques se retrouvent dans les partis ou des organisations fortement divergentes. Toutes les querelles, tous les conflits retentissent dans l'Eglise, y compris la lutte des classes. Chez un certain nombre, la solidarité avec ceux qui, croyants ou non, ont fait la même option politique, révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, est plus forte que la solidarité avec ceux qui font partie de la même Eglise. Cette opposition est d'autant plus aiguë lorsque ces options paraissent liées à la fidélité chrétienne.

Séparés dans la communauté humaine, les catholiques ne se retrouvent plus unis dans la foi. A propos de l'interprétation du Concile, de la mise en œuvre progressive de la réforme liturgique, de l'élaboration d'une nouvelle pédagogie catéchistique, des

ruptures se créent au sein de l'Eglise. D'un côté se durcissent jusqu'à l'intransigeance des positions conservatrices tandis que s'exaspèrent jusqu'à l'excès des positions novatrices : entre les deux, toute une gamme d'affirmations et d'attitudes.

Il faut reconnaître que l'éclatement va parfois jusqu'à la rupture totale. Dans un premier temps, persuadés que l'Eglise a laissé passer la grâce du renouveau offerte par le Concile, déçus dans leur espoir, des hommes, des femmes, adultes ou jeunes, quittent l'Eglise « sur la pointe des pieds », sans éclat, sans problème. C'est ce qu'on a appelé « le phénomène du Troisième homme », par rapport au premier qui refuse le Concile, au second qui l'accepte et consent aux délais. Mais voici que, peu à peu, des groupes se créent, sans lien avec la hiérarchie et la communauté, contestant radicalement l'Institution. C'est le phénomène du « Quatrième homme » aboutissant au développement d'une Eglise souterraine, qui serait la préfiguration de l'Eglise de demain.

Un élan missionnaire freiné

Toutes ces divergences freinent l'élan missionnaire. En dépit de difficultés, dont la plus grave fut l'arrêt en 1954 de l'expérience des prêtres-ouvriers, l'Eglise de France donnait le témoignage d'une Eglise en plein dynamisme sur le plan de la pensée comme sur celui de l'action. Le Concile reprenait et amplifiait les courants de renouveau qui l'avaient préparé. Une grande espérance soulevait le monde catholique. L'Eglise donnait la preuve de sa jeunesse retrouvée. Ouvrant avec courage portes et fenêtres sur le monde, elle s'avancait hardiment vers les hommes d'aujourd'hui pour leur apporter la lumière et l'amour. Cinq ans après le Concile, cette espérance semble morte. Les divergences dans l'interprétation du Concile comme dans l'interprétation du temps affaiblissent le mouvement de renouveau pastoral et missionnaire.

Ce qui est peut-être le plus significatif, c'est que la notion même de mission est mise en question. Les chrétiens les plus en contact avec les mondes de l'incroyance se heurtent à ce que l'on peut appeler l'impossibilité apostolique. Ils ressentent douloureusement leur impuissance à révéler Jésus-Christ à ceux qui ne partagent pas leur foi. Il n'y a pas de langage missionnaire. Certains en concluent que l'évangélisation du monde, telle qu'elle a été pratiquée jusque aujourd'hui, n'est plus à la mesure du monde. L'Evangile ne pénètre pas. L'Eglise n'avance pas. Cer-

tains vont jusqu'à se demander si, dans l'état actuel des rapports de l'Eglise et du monde, il est possible de poser des actes authentiquement apostoliques. Chez les jeunes, le vocabulaire de l'apostolat est souvent récusé. On tient avant tout à n'avoir rien de plus que les autres dans le dialogue avec les incroyants. On définit volontiers l'attitude du chrétien comme celle de l'homme qui reçoit plus qu'il ne donne.

Nous touchons ici l'un des points les plus critiques de la situation actuelle : la « bonne » conscience du chrétien se dissipe et laisse place à l'interrogation : « Qu'avons-nous de plus que les autres ? ». Alors une question se pose : « A quoi donc sert la foi ? A quoi sert-il d'être chrétien ? Que faudrait-il faire de plus ? ». Le chrétien perd une part de son *identité traditionnelle*. Le monde est plein d'idées que l'on croyait chrétiennes : respect de la personne, justice, paix, solidarité... Ces valeurs, voici qu'on les découvre vécues par d'autres qui n'ont pas la foi. Le christianisme en paraît comme dépossédé. Parfois même ces idéaux se sont retournés contre lui. De toute façon, ils ont leur justification en dehors de lui.

Cette interrogation est ressentie plus douloureusement par les prêtres, les religieux et les religieuses. C'est l'aspect le plus visible de la crise actuelle : diminution du nombre des vocations, pourcentage croissant de départs, mise en question du lien entre le célibat et le ministère. Mais qu'on ne s'y trompe pas : la question posée ne porte pas d'abord sur le statut social du prêtre, sur son insertion dans le monde et sur les nouvelles formes d'exercice du ministère. Les prêtres s'interrogent d'abord sur leur raison d'être. Ils ont parfois le sentiment d'avoir perdu leur être au monde et d'avoir à le retrouver. Le problème est posé au niveau le plus fondamental qui est celui de la foi.

La foi difficile

Or, aujourd'hui, pour beaucoup, la *foi est difficile*. Les chrétiens sentent que leur foi est *contestée*. Ils vivent dans un monde où l'athéisme est atmosphérique, un athéisme où convergent les courants issus de Marx, de Nietzsche, de Freud. Le contact avec les hommes, les idées et les institutions de ce temps rendent les chrétiens sensibles aux critiques des divers athéismes. Ils se laissent peu à peu pénétrer ou ébranler par les thèses de ceux que l'on a qualifiés de « maîtres de soupçon » : ils mettent en question la dimension religieuse de l'homme et la vérité du christianisme.

Il faut dire que la résistance aux effets corrosifs d'un monde incroyant et athée est affaiblie par la *contestation intérieure* à la communauté catholique. Les fidèles ne sont pas d'accord sur ce qu'est la vérité.

Ceux qui se veulent le plus présents au monde d'aujourd'hui, ceux qui communient le plus profondément à ses questions et participent le plus activement à ses recherches, spécialement dans les sciences humaines et dans l'action politique, ceux-là ont l'impression de vivre dans un monde étranger au monde catholique. Ils se sentent mal à l'aise dans les formules utilisées pour présenter la foi. Le dépaysement est plus vivement ressenti par la nouvelle génération. Elle s'interroge sur la vérité du christianisme parce que les formulations habituelles lui semblent inassemblables.

L'Eglise de Vatican II a bien senti le problème. Jean XXIII avait parlé de la nécessité de distinguer le dépôt de la foi des formes sous lesquelles les vérités de la foi sont énoncées. Mais il s'agit d'une œuvre de longue haleine, difficile, délicate, exigeant sur certains points de patients travaux de recherche fondamentale. Des travaux sont en cours. Des hypothèses sont immédiatement vulgarisées et certains les absorbent comme certitudes définitives. D'autres sont étonnés, scandalisés, ceux pour qui la notion de vérité a été identifiée à celle de permanence et d'immuabilité. Ils pensent qu'on change la religion. La liturgie est réformée. La formulation de la foi évolue ainsi qu'en témoigne le nouveau catéchisme. Où donc est la vérité ? se demande plus d'un catholique qui ajoute un peu sommairement : « Si ce qui m'a été dit hier n'est plus exact, qu'est-ce qui me prouve que le soit davantage ce qui est affirmé aujourd'hui ? ».

Sous ces deux attitudes opposées, nous devinons une interrogation qui va pour quelques-uns jusqu'à une expérience douloureuse d'incertitude et qui semble la toile de fond de toutes les autres interrogations.

Une autorité contestée

Il appartient normalement au ministère hiérarchique d'être signe d'unité et garant de la vérité, mais c'est autour de la question de l'autorité que se cristallise la crise actuelle. L'autorité est contestée de tous les côtés. Elle se trouve sans cesse écartelée entre ceux qui trouvent que le changement est trop rapide ou trop profond, et ceux qui s'impatientent des lenteurs et du caractère superficiel des réformes, cependant qu'une masse de fidèles

accepte l'évolution sans toujours comprendre, parfois traumatisée.

Or, toutes ces discussions demeurent relativement superficielles. Plus profondément que ses façons d'agir ou que ses modes d'existence, c'est l'autorité hiérarchique en elle-même qui est contestée. Ou bien on rêve d'une Eglise purement charismatique. Ou bien on assimile l'autorité ecclésiale à une autorité de type démocratique qui tire son fondement et sa régulation du peuple. Ou bien on nie purement et simplement l'autorité au nom d'un courant anarchiste qui se développe.

Essai de diagnostic

Il était nécessaire de faire ce bilan avant de tenter un diagnostic sur l'origine et la signification de cette crise en étudiant certaines des explications qui en sont données.

La crise, création artificielle des moyens de communication

A entendre certains, elle n'est qu'une création artificielle d'un certain nombre de *journalistes*, disposant des moyens modernes d'information : presse, radio, TV. Qu'il y ait un malaise du peuple chrétien, c'est un fait. Ceci est normal dans une période de bouleversement comme la nôtre, mais ce qui le trouble surtout, c'est que l'on retienne et majore ce qui va mal.

Qu'il y ait là une part de vérité, c'est probable. Plusieurs de mes frères dans l'Episcopat ont dénoncé à propos du problème du célibat sacerdotal un véritable matraquage de l'opinion publique. Pour sérieuse qu'elle soit, cette question n'a pas, et de loin, l'importance qui lui a été donnée depuis deux ans dans la presse française et hollandaise.

Ceci dit, les journalistes font leur métier, qui est difficile, avec la tentation de satisfaire le goût du public pour le sensationnel. Le P. Congar remarquait récemment dans *le Monde* que s'il écrivait un article contre le célibat, il aurait deux colonnes dans les journaux mais que sa fidélité n'intéresse personne. Henri Fesquet disait en d'autres termes : « Si un évêque demande aux prêtres de son diocèse de prier, je ne l'annonce pas, ça ne fait pas un titre ; s'il les réunissait pour dire : il ne faut pas prier, j'en ferais un article ! » (4).

(4) J. LEW, R. VOILLAUME, Y. CONGAR : *A temps et à contretemps*, Cerf, p. 21.

La crise, fruit du Concile

Les exigences du métier appellent donc une sélection des faits. Des journalistes chrétiens sentent combien nombreux sont ceux qui se détournent de l'Eglise parce qu'ils souffrent de certaines manières ecclésiastiques de voir, de penser et de parler et ils portent spécialement attention à des faits et gestes exprimant la recherche d'un style nouveau d'être chrétien. Or, il arrive que « l'information la plus susceptible d'interpeller l'homme en quête de l'Eglise et du Christ est souvent celle qui risque de choquer l'homme déjà rendu au port, et réciproquement » (5).

Quoi qu'il en soit de la sélection ou du grossissement d'un certain nombre de faits par les techniques de diffusion, les symptômes que nous avons analysés sont trop nombreux, trop généraux et trop profonds pour que nous ayons là l'explication décisive.

Pour d'autres, la crise actuelle vient du *Concile* ou plus exactement du phénomène conciliaire. L'Eglise de Pie XII marchait d'un pas tranquille, sûre de sa doctrine, de ses objectifs et de ses moyens. La convocation du Concile fut, à les entendre, une grave imprudence de Jean XXIII qui déclencha un mouvement incontrôlable. Sans doute le Concile fut-il autre chose que ce qu'il avait prévu, en particulier à cause d'experts qui réussirent à faire triompher une nouvelle théologie. Aujourd'hui nous en cueillons les fruits amers.

Que la situation actuelle soit due pour une part au Concile, c'est une évidence.

- Elle est due au *climat* du Concile, climat d'accueil aux questions du monde, d'ouverture œcuménique, de recherche et de liberté d'expression.
- Elle est due aussi à *l'enseignement* du Concile. L'Eglise s'est redéfinie en elle-même, dans ses objectifs, dans ses relations avec les autres églises chrétiennes, avec les autres religions, avec le monde.

La théologie conciliaire de l'Eglise est à la fois en continuité et en rupture avec celle des Conciles de Trente et de Vatican I. Cette théologie avait mis en relief certains aspects : l'Eglise est une société visible, il y a en son sein une hiérarchie ; le Pape exerce une fonction unique d'autorité. Ces éléments sont

(5) Cf. I.C.I., 15 déc. 1968.

repris par Vatican II dans une conception plus large où l'Eglise est définie comme le sacrement universel du salut. Avant d'être décrite comme société visible ou communauté assemblée, elle se saisit comme mystère, en sa source, dans le dessein du Père qui veut faire participer tous les hommes à sa vie, dans la médiation du Fils, chef de l'Eglise et Seigneur de l'histoire, dans la mission universelle de l'Esprit. On comprend que ces accents entraînent une redéfinition de la mission et des rapports de l'Eglise avec le monde.

L'Eglise ne se définit pas d'abord comme une hiérarchie, mais comme le peuple de Dieu au sein duquel il y a un ministère hiérarchique, celui des apôtres. On comprend que cela entraîne en pratique une redéfinition des rapports entre les prêtres et les laïcs.

De même, Vatican II, au lieu de revenir sur le pouvoir suprême et plénier du Pape sur l'Eglise universelle, souligne que le collège des évêques, jamais sans le Pape, toujours en communion avec lui, jouit aussi d'un pouvoir suprême et plénier sur l'Eglise universelle. On comprend que cela amène à redéfinir les rapports entre le Pape, les évêques, les conférences épiscopales, la Curie.

— La situation actuelle vient également des réformes que le Concile a décidées en matière de liturgie et d'œcuménisme par exemple.

— Enfin, elle vient des *insuffisances* du Concile.

On a eu raison de souligner que, mises à part les grandes Constitutions sur la Révélation et l'Eglise, l'apport doctrinal du Concile est insuffisant devant les graves questions posées aujourd'hui. En bien des domaines, c'est un point de départ plus qu'un point d'arrivée. A titre d'exemple, en ce qui concerne les rapports entre la religion et la foi, les rapports entre la raison et la foi, plus précisément les rapports entre la connaissance que les croyants ont de l'homme en Jésus-Christ et la connaissance qu'ils en ont à partir des sciences humaines. De même en ce qui concerne les problèmes de la justice et de la paix, le Concile n'apporte pas un enseignement réellement neuf par rapport aux encycliques qui l'ont précédé.

Le chapitre sur la vie politique est faible. Enfin, la question des ministères dans l'Eglise n'a pas été assez creusée.

Le retentissement dans l'Eglise de la crise de la civilisation

Tout ceci est vrai mais ne touche pas encore à l'explication définitive ; cela y conduit pourtant. Dans la mesure où le Concile s'est inscrit dans un effort déjà poursuivi depuis plusieurs décennies pour rendre les chrétiens plus présents au monde moderne, dans la mesure où le Concile a accéléré ce mouvement en demandant à la communauté des chrétiens de se reconnaître réellement et intimement solidaire de l'humanité et de son histoire, l'Eglise laisse retentir en elle les questions posées par l'humanité aujourd'hui. La crise actuelle est le retentissement dans l'Eglise de la crise de la civilisation moderne. Il y a crise dans l'Eglise : Dieu merci ! Qu'en serait-il de l'Eglise si elle demeurait une oasis de tranquillité dans un monde en pleine mutation ?

Précisons-le, la crise actuelle n'est pas due seulement au décalage entre les *structures* de l'Eglise et le monde moderne. Que ce décalage existe, c'est évident. L'Eglise s'était remarquablement adaptée à une civilisation de type rural encadrant les personnes dans un réseau serré de paroisses et d'archiprêtres, multipliant signes et symboles sacralisant l'espace et le temps. Elle a du mal à trouver ses formes de présence dans une civilisation industrielle urbaine. De ce point de vue, il s'agit seulement de difficultés que l'Eglise partage avec d'autres, avec l'administration civile par exemple.

Or la crise actuelle n'est pas d'abord de l'ordre des structures, mais de l'ordre de la *culture*, c'est-à-dire de la manière d'être homme, de se situer en face de soi-même, des autres, de la société, de l'univers, de l'histoire et, en définitive, de Dieu.

Nous sommes en pleine révolution de la culture, pour ne pas employer l'expression, actuellement monopolisée, de « révolution culturelle ». Nous assistons à la mise en question des diverses cultures qui ont inspiré nos contemporains.

Il y a déjà un certain temps qu'est remise en question la culture traditionnelle, celle des humanités, anciennes ou modernes, qui fournissait des valeurs à admirer, des motifs de ferveur, des occasions de réflexion et parfois, des raisons de vivre. Cette culture traditionnelle paraît aujourd'hui à beaucoup sans effet ni attrait (6).

Il y eut ensuite une culture de type scientifique et technique. Un certain nombre de nos contemporains trouvent dans l'aventure technico-scientifique l'inspiration, l'élan et peut-être l'éthique de

(6) Cf. La remarquable analyse de Jean Onimus dans l'extrait de son ouvrage *La Communication littéraire*, publié par *Le Monde* du 12 février 1970, p. 9.

leur action. Pour beaucoup d'autres, spécialement pour les jeunes, cette culture, qui a pour dominante la recherche, la connaissance objective de l'univers, l'efficacité, est refusée dans la mesure où elle semble réduire l'homme à la connaissance et au maniement intelligent de ses propres structures et de celles de l'univers, et dans la mesure où elle étouffe tout ce qui concerne la vie concrète, *sensible, affective*.

La signification de l'homme

Mais surtout, la culture scientifique et technique n'apporte pas de réponse à la question décisive des hommes d'aujourd'hui qui est celle de la signification même de l'homme, du sens total de l'existence. Paul Ricoeur a bien discerné que c'est la question cruciale aujourd'hui :

« Comprendre notre temps, c'est mettre ensemble, en prise directe, les deux phénomènes : le progrès de la rationalité et ce que j'appellerais volontiers le recul du sens. Nous sommes les contemporains de ce double mouvement... En entrant dans le monde de la planification et de la prospective, nous développons une intelligence des moyens, une intelligence de l'instrumentalité — c'est vraiment là qu'il y a progrès — mais en même temps nous assistons à une sorte d'effacement, de dissolution des buts... Nous découvrons que ce dont manquent le plus les hommes, c'est de justice, certes, d'amour sûrement, mais plus encore de signification. L'insignifiance du travail, l'insignifiance du loisir, l'insignifiance de la sexualité, voilà les problèmes sur lesquels nous débouchons » (7).

Ne touchons-nous pas là l'une des causes de ce phénomène universel qu'est le malaise, sinon la révolte des étudiants et plus largement des jeunes ? En se révoltant, ne témoignent-ils pas de l'impasse où se trouve la civilisation qu'ils remettent en cause. André Malraux a posé la question au cours d'un entretien diffusé le 21 juin 1968, par Europe n° 1 :

« Je vois un drame mondial qui est à peu près celui-ci... La civilisation chrétienne se développait à l'intérieur du christianisme. Aujourd'hui, la civilisation se développe à vide. Mon sentiment est que ce qui commence ici avec les étudiants... c'est la conséquence de la grande crise de la civilisation occidentale... On ne peut rien faire pour les étudiants si on ne leur donne pas l'espoir ».

(7) Paul RICOEUR : *Prévision et choix*, Esprit, février 1966, pp. 188-189.

Telle est bien la question essentielle : est-il possible de donner l'espoir aux hommes d'aujourd'hui ?

C'est dans ce climat qu'apparaît ce que Jean Onimus définissait récemment comme une troisième culture d'un caractère entièrement nouveau :

« Production sauvage et spontanée, mais qui assure auprès des jeunes générations une fonction essentielle : elle leur permet de s'exprimer, de projeter au-dehors et de donner, au moins provisoirement, configuration à leur expérience de la vie. Il s'agit de l'ensemble des créations contemporaines de l'art, du théâtre, de la musique, du cinéma et des lettres. Qu'y trouve-t-on ? Un refus frénétique de l'ordre, qu'il soit logique, moral, esthétique ou linguistique ; un parti-pris généralisé en faveur de l'informel, du concret, de la chose même mise à nu telle quelle, jaillie de l'inconscient, saisie au niveau de la palpitation, du chaos brut, du cri, avant toute mise en système ou en mots ; une affirmation délirante et provocante de liberté et de spontanéité créatrice, une volonté agressive d'épanouissement total et sans entrave, hors de toute norme, de toute institution, un éclatement de sauvagerie fraîche et joyeuse, une paradoxale culture de l'informulable et de l'indicible telle que l'Histoire n'en offre pas d'exemple. »

S'interrogeant dans *Promesses* (décembre 69) sur les chances de cette « troisième culture », Jean Onimus concluait :

« Elle devrait, en s'appuyant sur les conquêtes de la technologie, dépasser sans le renier l'univers de la connaissance et de l'organisation, afin d'instaurer cette communauté des âmes dont nous rêvons tous obscurément parce que c'est à ce niveau que se situent évidemment pour les hommes le bonheur et la plénitude. »

Nous en sommes loin. Pour le moment, ces trois cultures impossibles à concilier, ces trois langages impuissants à dialoguer se heurtent et divisent profondément les hommes dans le monde comme dans l'Eglise.

Essai de balisage

Si la mission de l'Eglise est de faire passer le monde en Dieu par Jésus-Christ, on comprend que l'exercice de cette mission soit conditionné par le monde. Le monde fournit le point d'application de la mission. Il exige des réponses aux questions

qu'il pose. Son évolution amène l'Eglise à mieux prendre conscience de sa mission, et en particulier de sa catholicité, de sa capacité d'inventer des formes nouvelles d'incarnation, d'expression du message, de la prière, de la liturgie, de la vie chrétienne. Tout au long de son histoire, l'Eglise s'est trouvée devant des mondes nouveaux à évangéliser. Et, chaque fois, elle doit se garder de deux tentations : la première, c'est de projeter des formes anciennes sur un monde nouveau ; la seconde, c'est de se dissoudre en perdant ce qui lui est propre. Dans le premier cas, elle s'attache tellement aux revêtements extérieurs qu'elle stérilise la mission en ne lui permettant pas d'aboutir à de nouvelles expressions du christianisme. Dans le second, elle se préoccupe tellement d'adaptation qu'elle renonce à l'essentiel.

L'Eglise s'est trouvée très tôt confrontée à ce problème dès la génération des apôtres. Qu'on se rappelle la querelle de Pierre et de Paul à propos des observances du judaïsme. Mais jamais peut-être l'Eglise n'a dû faire face à un affrontement aussi redoutable que celui d'aujourd'hui. Il lui faut inventer une réponse dans la fidélité à l'essentiel.

Il me semble qu'on pourrait baliser cette route par quatre points de repère.

La foi en Jésus-Christ

Le premier, c'est la foi en Jésus-Christ, l'amour de Jésus-Christ. L'Eglise n'est pas fondée sur une doctrine, encore moins sur une idéologie, ni sur un souvenir, moins encore sur un mythe. L'Eglise est fondée sur le Christ qui l'a instituée et qui continue de la soutenir et de la créer par son Esprit.

Il s'agit de revenir au programme conciliaire tel que l'a voulu Jean XXIII, pour qui l'idée d'aggiornamento était liée à l'idée de conversion à Jésus-Christ. Pour lui, ce qui était premier, c'est que l'Eglise devait se regarder dans le Christ comme dans un miroir afin de rajeunir son visage et d'être dans le monde le signe du Christ. Paul VI l'avait fortement exprimé le 29 septembre 1963 :

« D'où part notre marche ? Quelle voie allons-nous suivre ? Quel itinéraire suivre ? Trois questions, une réponse. Ici en cette heure solennelle, cette réponse nous devons la proclamer pour nous-mêmes et la faire entendre au monde qui nous entoure : c'est le Christ, le Christ qui est notre principe, le Christ qui est notre voie et notre guide, le Christ qui est notre espérance et notre foi. »

Depuis les origines, l'Eglise ne s'est jamais renouvelée qu'au souffle de l'Esprit. J'ai peur qu'un grand nombre de courants et de mouvements qui se veulent aujourd'hui forces de renouveau dans l'Eglise ne puisent pas leur inspiration à cette source proprement spirituelle et reposent en définitive sur une idéologie. Les grands novateurs, ce sont les saints. Notre époque a besoin de nouveaux François d'Assise et de nouveaux Dominique dont la sainteté était faite de fidélité intransigeante à Jésus-Christ et d'amour passionné des hommes.

La première exigence qui s'impose aujourd'hui, c'est de se convertir à Jésus-Christ.

Une fraction du monde catholique risque de réduire le christianisme à je ne sais quel déisme et de confondre la foi avec un catalogue de vérités comme la morale avec un ensemble de principes. Elle accepte Dieu plus que le Christ. Il lui faut découvrir que la foi est une relation personnelle à Jésus-Christ, un engagement de tout l'être à Jésus-Christ, écouté, aimé, adoré, servi, et que la morale chrétienne est imitation de Jésus-Christ.

Une autre fraction du monde catholique, séduite par la personnalité de Jésus de Nazareth, a besoin d'approfondir la divinité de Jésus-Christ. Elle est menacée de réduire le christianisme à un messianisme temporel et de confondre les valeurs évangéliques de justice et de paix avec les exigences de la justice sociale et de la paix internationale. Il existe même en Amérique un courant d'athéisme qui se veut chrétien dans le sens où il honore en Jésus de Nazareth le type même de l'homme libre et fraternel. C'est le Christ sans Dieu.

Les uns et les autres ont à découvrir dans la foi le mystère de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, capable de révéler à tout homme ce qu'il est appelé à devenir, fils dans le Fils, et de lui permettre de le devenir réellement.

« Il n'est d'autre avenir pour les chrétiens qu'une renaissance spirituelle, dans la perspective d'une prière qui rayonne en amour actif, inventif, d'une contemplation qui ne s'isole pas mais transfigure, d'une doctrine qu'on ne possède pas comme un objet mort mais qui exige et féconde la vie « mystique » de sorte que, pour un chrétien, toute vie, dans sa profondeur, soit mystique, lourde de mystère, rythmée par la grande initiation pascalle de mort et de résurrection. »

(M. J. LE GUILLOU, *Evangile et révolution*, p. 39)

Le témoignage d'une vie évangélique

Il s'agit ici de la nécessité pour le monde chrétien d'exprimer sa foi en Dieu dans la vie, dans tous les domaines de l'existence personnelle et sociale.

Cette exigence est dans le droit fil de ce que nous venons de dire sur l'approfondissement du mystère de l'Incarnation. Un certain nombre de chrétiens, surtout de jeunes chrétiens, sont enclins aujourd'hui à dénoncer la religion comme une aliénation. Un trop grand nombre de catholiques se sont contentés de pratiques religieuses — prières, rites et dévotions — et n'ont pas assez découvert et exprimé dans la vie les requêtes de l'amour fraternel. Ils ne se rendent pas assez compte qu'ils cautionnent ou maintiennent par leur passivité un monde qui ne cesse de fabriquer des pauvres, frustrés de pain, de culture, de liberté, de dignité.

Ceux qui, aujourd'hui, dénoncent l'attitude peu évangélique du monde catholique ont certainement besoin souvent de découvrir dans toute son ampleur le mystère du Christ et sont parfois tentés de réduire le christianisme au second commandement.

Il n'en demeure pas moins que c'est Jean l'Apôtre qui a écrit :

« Celui qui dit : « J'aime Dieu » et qui déteste son frère, c'est un menteur ; celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas. »

Le monde catholique doit découvrir, afin d'en vivre, ce que signifie « l'agapé », l'amour de charité, l'amour à la manière de Dieu, un amour qui ne se contente pas de donner, mais qui se donne en renversant les frontières et les barrières, un amour effectif et efficace qui se porte de préférence vers les pauvres, ceux qui sont en état de besoin, avec le souci de leur permettre de se mettre debout, de se libérer de leurs chaînes, et de prendre en main leur propre destin ; un amour qui rend frères et crée partout les conditions d'une authentique vie fraternelle. Cet amour doit pénétrer toutes les relations entre les hommes, il doit transfigurer les couples, les familles, il doit transfigurer les relations de travail comme de loisir. Il doit transfigurer non seulement les relations courtes de personne à personne, mais aussi les relations longues à travers les institutions de la société économique et de la société politique.

Ainsi, la conversion à Jésus-Christ doit-elle s'exprimer à travers toutes les relations dans tous les domaines. Précisons qu'au moment où l'humanité constitue un tout, il faut entendre l'interpellation dramatique des peuples de l'opulence par les peuples

L'intelligence de la foi

de la faim. C'est toute l'économie moderne qu'il s'agit de transformer :

« Laissez à son seul jeu, son mécanisme entraîne le monde vers l'aggravation, et non l'atténuation, de la disparité des niveaux de vie. »

C'est pourquoi

« la situation présente doit être affrontée courageusement et les injustices qu'elle comporte combattues et vaincues. Le développement exige des transformations audacieuses, profondément novatrices. Des réformes urgentes doivent être entreprises sans retard » (8).

Lorsque l'Église aborde de nouvelles cultures, une rupture s'opère. Des formules employées depuis toujours pour exprimer les vérités de la foi se révèlent inadéquates aussi bien pour comprendre la signification du message de foi que pour le communiquer aux autres.

Un nouvel effort est à fournir pour permettre à ceux qui en éprouvent le besoin de savoir et de comprendre ce qu'ils croient. Il s'agit d'ailleurs moins d'acquérir des notions nouvelles que de comprendre et d'explicitier l'expérience de la vie chrétienne.

Ce besoin conduit à une double recherche : l'approfondissement de la connaissance de l'homme à partir de l'expérience et des sciences humaines, la recherche de la signification ultime de l'homme, de l'univers et de l'histoire, à la lumière de la foi.

Vivant dans un monde « qui se donne à penser sous le double signe de la rationalité croissante et de l'absurdité croissante », des chrétiens découvrent aujourd'hui que « la fonction de la communauté confessante est d'être témoin et agent d'un sens fondamental » et qu'ils ont en même temps à être les « adversaires de l'absurde » et les « prophètes du sens ».

« Affrontant jusqu'en eux-mêmes un monde qui s'interroge sur l'essentiel, ces chrétiens ressentent la nécessité d'approfondir le mystère central de la foi, car seul le mystère de la mort et de la résurrection du Christ peut les aider à déchiffrer dans l'histoire le surplus du sens sur le non-sens » (9).

(8) PAUL VI : *Populorum progressio*, n° 3, 8, 32.

(9) Paul RIGÉUR : *Sciences humaines et conditionnement de la foi, Dieu aujourd'hui*, 1965, p. 140, 141.

Ces chrétiens en recherche ont à se souvenir que cette recherche est une tâche difficile qui exige une très grande rigueur, car la théologie et l'exégèse sont aussi rigoureuses dans leur ordre que les mathématiques ou la physique. Comment ne pas être effrayé à ce point de vue devant la légèreté que révèlent certains propos ou certains écrits sur des problèmes théologiques ! Elle exige aussi de l'humilité, celle de tous les vrais chercheurs qui ne confondent point hypothèse et certitude. Elle exige enfin et surtout le sens de la contemplation, et Thomas d'Aquin demeure le modèle des théologiens, qui commencent à accueillir dans la prière la vérité qu'ils essaient de traduire.

Les chrétiens qui se sentent moins concernés par ces recherches ont de leur côté à admettre qu'elles sont légitimes et à reconnaître à ces explorateurs le droit de se tromper, de s'engager dans des voies qui peuvent se révéler être des impasses. Ils n'ont pas à substituer leur propre magistère à celui de ceux qui ont dans l'Eglise mission et charge en même temps de conserver le dépôt révélé et d'en tirer du nouveau « nova et vetera ». Cela nous conduit au quatrième et dernier point de repère annoncé.

Le signe visible de l'Eglise

L'Eglise qu'il s'agit de bâtir, c'est bien l'Eglise de Jésus-Christ, telle que l'a voulue Jésus-Christ. Cette Eglise, c'est un peuple, le Peuple de Dieu, car « il a plu à Dieu d'appeler les hommes à participer à sa vie non seulement de façon individuelle sans aucun lien les uns avec les autres, mais de les constituer en un peuple dans lequel ses enfants dispersés seraient rassemblés dans l'unité » (10).

● Le peuple de Dieu

Dans ce peuple, la condition première de tous les membres, quelle que soit leur formation, quel que soit leur état de vie, qu'ils soient pape, évêque, prêtre, religieux, religieuse ou laïc, homme ou femme, c'est l'égalité. Tous ont la même dignité, celle d'être enfants de Dieu. Tous ont la même vocation à la sainteté. Tous ont la même mission : coopérer activement à la mission de l'Eglise qui est d'unir prière et travail pour que le monde entier en tout son être soit transformé en Peuple de Dieu, Corps du Christ et Temple du Saint-Esprit (11).

Cette théologie du Peuple de Dieu doit transformer profondément les comportements, les mentalités et les institutions du

(10) *Ad gentes*, n° 2.

(11) *Lumen gentium*, n° 17.

monde catholique, mettre fin au cléricisme des ministères qui se sont trop identifiés à l'Eglise, mettre fin à la juxtaposition des laïcs, des clercs et des religieux, susciter une véritable coresponsabilité dans la vie et la mission de l'Eglise et mettre en place, à tous les niveaux, des structures de dialogue et de participation.

Ceci dit, le concept théologique de peuple de Dieu doit être interprété en fonction de la Révélation et non pas en fonction des théories modernes de la démocratie. Ce peuple est un peuple hiérarchiquement structuré. Il n'est le peuple de Dieu, le peuple que Dieu convoque, rassemble, purifie, vivifie et envoie que parce qu'il existe en son sein, par la volonté du Christ, un ministère. On peut écarter le terme de hiérarchie si l'on juge qu'il est trop contaminé par la conception sociologique d'une société pyramidale, par la philosophie néo-platonicienne ou par les cosmogonies perses. Etymologiquement, le terme signifie une puissance d'origine divine. Le Christ a fondé son Eglise sous la mission intérieure et universelle de l'Esprit et sur la mission extérieure et personnelle confiée aux Apôtres qu'il a choisis, institués et envoyés.

Le signe visible de l'Eglise exige comme principe constitutif la communion hiérarchique, la communion du peuple de Dieu rassemblé au collège des évêques, successeur du collège des apôtres, lui-même en communion avec le Souverain Pontife qui a reçu le ministère de Pierre qui est le service de l'unité.

Dès le Concile de Jérusalem s'affirme la nécessité de maintenir de manière indissociable charisme et institution, prophétisme et ministère apostolique :

« *L'Esprit-Saint et nous-mêmes avons décidé* » (12).

● Le ministère apostolique

C'est pourquoi le combat qui se livre aujourd'hui autour du ministère apostolique, celui des évêques, des prêtres et des diacres, est décisif. Ce ministère reçu par un sacrement est une participation mystérieuse à l'autorité par laquelle le Christ instruit et construit son corps.

Dans un monde qui est tenté de réduire l'homme à ce qu'il fait ou à ce qu'il possède et de le limiter à un horizon purement terrestre, les ministres de Jésus-Christ sont témoins que l'homme vaut davantage par ce qu'il est que par ce qu'il fait ou possède. Ils affirment, par leur existence même, que la vocation de l'hom-

(12) Actes des Apôtres, 15,28.

me est divine, car il y a dans l'homme quelque chose qui passe l'homme et qui ne peut s'accomplir qu'en Dieu par Jésus-Christ.

Dans un monde qui aspire à s'unifier, mais qui ne parvient pas à surmonter les oppositions et les luttes qui s'enracinent dans le sang, la race, le sol et l'argent, les ministres du Christ ce sont ces hommes aux mains nues qui témoignent par leur existence et par leur ministère que l'unité ne se fera que dans le Christ, seul capable de réconcilier les hommes entre eux en les libérant de leur convoitise, de leur appétit de jouissance et de leur volonté de puissance, seul capable de changer le cœur de l'homme, seul surtout capable de récapituler tous les hommes en lui, les vivants et les morts, car, en dehors de lui, l'Alpha et l'Oméga, rien nulle part ne se totalise.

Dans un monde qui a pris conscience de la capacité qu'a l'homme de maîtriser l'avenir et qui essaie de le faire à travers la planification et la prospective, les ministres du Christ témoignent que le véritable avenir de l'homme n'est point cet avenir limité à l'horizon terrestre, voire cosmique, mais l'avenir absolu qui est déjà donné, Jésus-Christ qui par sa résurrection inaugure un monde nouveau, l'éternité commencée.

Les ministres du Christ sont témoins au sein du peuple chrétien et plus largement de l'humanité que la véritable grandeur de l'homme c'est de s'ouvrir à l'amour de Dieu qui le rend semblable à lui, que ce don de Dieu doit être accueilli avec une âme d'enfant et qu'il est offert à tous, à commencer par tous les pauvres, les plus démunis, les plus déshérités.

Les ministres du Christ sont témoins que tous les hommes sont invités à entrer en communion avec le Père, le Fils et l'Esprit, que cette communion est déjà donnée dans l'Eglise et signifiée dans l'Eucharistie, même si elle n'est point encore pleinement manifestée.

J'ai dit tout à l'heure que le problème du célibat des prêtres n'est pas le plus important de ceux qui se posent aujourd'hui dans l'Eglise, parce que le problème le plus important c'est celui de la foi. Il est peut-être symptomatique cependant que le combat pour la foi soit engagé aujourd'hui sur celui du lien entre le ministère presbytéral et épiscopal et le célibat consacré.

Quoi qu'il en soit de la difficulté réelle qu'ont certains prêtres à demeurer fidèles à un célibat auquel ils n'ont pas été assez préparés et qu'ils ont à vivre dans des conditions autres que celles qu'ils avaient envisagées, quoi qu'il en soit de la pos-

sibilité d'ouvrir, un jour, si la mission l'exige, une autre voie d'accès au ministère presbytéral par l'ordination d'hommes mariés, l'attitude intransigeante de Paul VI repose sur une intuition véritablement prophétique qui va, comme c'est le cas du véritable prophétisme, à contre-courant de l'opinion commune.

On ne peut faire fi sans légèreté d'une tradition historique de quinze siècles qui, dans l'Eglise latine, a approfondi à travers une expérience difficile et douloureuse le lien entre le ministère et le célibat consacré. Ce n'est point tant affaire de discipline que d'amour. Ce n'est point tant affaire d'ascèse que de mystique.

Le célibat consacré ajoute un certain éclat au ministère apostolique dont nous venons de rappeler le sens. Au moment où toute parole est contestée, où tout discours est difficile, où tout langage est incompris, les ministres du Christ, par leur consécration, témoignent existentiellement du message dont ils sont les serviteurs.

Par le célibat librement consenti et librement réassumé chaque jour, les ministres du Christ témoignent que l'homme est créé pour s'accomplir dans l'amour de Dieu et que cet accomplissement ne se fait qu'à travers la croix. Par leur célibat, les ministres du Christ témoignent qu'au-delà des solidarités du sang et de la race, les hommes sont invités à se rassembler dans cette communauté universelle des enfants de Dieu dont ils sont les serviteurs.

Lorsque les ministres de Jésus-Christ essaient d'être davantage présents dans un monde où ils se sentent étrangers, ils découvrent que par leur être même, par leur existence, ils demeurent étranges, aussi étranges que Jésus-Christ crucifié, signe de contradiction, scandale pour les Juifs, folie pour les païens.

Le diagnostic porté par le Concile se confirme. La mutation de civilisation s'accélère. Nous sommes vraiment entrés dans un nouveau monde.

● Un défi est lancé aux hommes d'aujourd'hui. Saurons-nous bâtir ce nouveau monde sur la personne humaine respectée en toutes ses dimensions ? Saurons-nous, à force de lucidité et de générosité, utiliser les prodigieuses possibilités offertes par les sciences et les techniques pour lutter contre tout ce qui

aliène l'homme et faire progresser partout la justice et la paix ? Serons-nous capables de mener ce combat en faisant appel à la conscience et en suscitant des libertés ? Entendrons-nous l'appel des jeunes générations et parviendrons-nous à définir ensemble des projets qui puissent mobiliser les énergies et fournir des raisons de vivre ?

● Un défi est lancé à l'Eglise, aussi radical sinon davantage que celui de la Renaissance. Saurons-nous nous mettre à l'écoute de ce monde qui se cherche, laisser retentir en nous ses interrogations, discerner ses valeurs et ses insuffisances, communier à ses craintes et à ses espoirs ? Accepterons-nous de nous laisser remettre en question dans certains modes d'expression de la foi et de la prière comme dans certaines formes d'action apostolique et pastorale, afin d'inventer dans la fidélité à l'Esprit-Saint les signes les plus révélateurs de Dieu et de son dessein d'amour ?

A cette génération qui a l'ambition de construire un avenir meilleur et qui s'interroge sur le sens de l'aventure humaine, serons-nous capables de révéler que le véritable avenir de l'humanité, c'est la venue de Dieu parmi les hommes ? Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, unit en sa personne la question posée par l'humanité sur la signification de son existence et la réponse de Dieu qui s'offre lui-même en partage. Ce royaume est déjà sur terre même s'il n'est pas encore dévoilé.

L'avenir du monde est déjà donné, révélé et signifié dans l'Eglise. Mais si l'Eglise n'est pas présente là où s'élabore le monde de demain, là où l'avenir terrestre se construit, comment pourra-t-elle révéler aux générations qui viennent que « la clé, le centre et la fin de toute histoire humaine se trouvent en son Seigneur et Maître », Jésus-Christ et « qu'il n'est pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel ils doivent être sauvés » (13).

(13) *Gaudium et spes*, n° 10, § 2.

L'Évangile

sur

les ondes...

Jean-François Six

On entre en studio de radio comme on entre en cellule de couvent : c'est la première chose qui frappe quand on participe à une émission. S'il y a toujours du bruit, parole ou musique, il y a une atmosphère feutrée, un air de silence, un dédoublement que vit chacun de ceux qui parlent (que ce soit le journaliste qui finit de présenter les actualités, que ce soit le couple qui annonce les publicités). Et de même que le moine en sa cellule vit en face de sa conscience invisible, l'homme de radio vit en face de l'auditeur invisible. D'où cette sorte de présence-absence qui vous met dans un climat « intérieur » — très différent du climat externe et voyeur de la télévision.

Vous arrivez dans le studio. Les gens de métier virevoltent, tournoient, ont l'air de s'en fiche, sont prodigieux de rapidité et d'à-propos. Vous, vous trouvez tout bête. Eux ont réussi à exorciser « l'Absence » ; leur brio leur fait prendre sans cesse de vitesse l'auditeur qui a besoin d'être porté par le mouvement ; ils savent qu'il ne faut pas d'ar-

rêt, pas de trou, sinon la magie meurt et l'auditeur ne se sent plus présent mais absent, ce qu'il faut éviter à tout prix.

Moi, la-devant, je me disais : « C'est bien ça ; nous les curés on a un auditoire précis à la messe ou à nos réunions ; et on parle toujours pour ceux qui sont là, présents ; on ne parle pas pour ceux qui sont « au-dehors » ; on a pris l'habitude de parler « ex cathedra », pour les fidèles ; on est vraiment mal à l'aise quand il s'agit de parler... à tout vent, à ceux qui sont absents, là ou pas là, en dehors. La radio oblige à une révision déchirante de la « prédication », oblige à sortir de nos coquilles ; on parle à des tas de gens qu'on ne connaît pas, des gens qui ne sont pas venus en un lieu où on les aurait convoqués, mais qui sont chez eux, dans leur maison ou dans leur voiture, dans leur horizon à eux avec la présence de leurs problèmes et de leurs joies, des gens qui, à leur gré, sur un geste de la main, vous introduisent chez eux ou vous mettent dehors. Bon. On se sent vraiment tout petit. Il ne s'agit même pas d'*aller chez eux* : ce sont eux qui, d'un signe, vous donnent la parole ou la retirent, sans qu'on ait rien à dire. Si tous les professeurs de philosophie, de théologie, d'exégèse, etc., pouvaient être soumis à ce genre de « question », leurs cours n'en seraient-ils pas meilleurs... ». Voilà un peu mes divagations pendant que j'attendais 19 h 20.

Mais avant l'émission ? Il y avait eu une heure de conversation, la veille, avec le réalisateur qui m'avait surtout laissé parler et avait pris des notes. J'avais insisté pour que ce soit surtout des réponses brèves à des questions d'auditeurs. Le jour de l'émission, arrivant à 18 h 30 à RTL, je trouve l'animateur avec un grand plan ; je me bagarre avec lui : « C'est de l'artillerie lourde, vous défoncez le terrain à l'avance, les gens vont être écrasés dès le point de départ avec les grands mots : rationalisme, antithéisme, que vous voulez employer ». Et je redemande que ce soit du non-préparé, un dialogue en direct.

Hum ! ça fait un choc de n'être pas tout-à-fait d'accord avec le responsable de l'émission juste avant celle-ci ; et l'émission, d'ailleurs, se ressentira de cette tension : lui vou-

lant placer son analyse et ses points de vue, moi voulant surtout être en dialogue avec des auditeurs.

Il faut ajouter qu'il y avait eu une autre chose : samedi entre 15 h et 17 h 30 (moment où je suis parti pour RTL), pendant que j'essayais de penser et de prier l'émission, j'avais reçu trois coups de téléphone, tous trois anonymes ; deux voix d'hommes, une voix de femme ; trois coups de téléphone d'injures assez basses : « Une fois de plus, vous aller saloper la foi » etc., etc. ; j'étais resté calme les trois fois, demandant d'attendre la fin de l'émission pour exprimer leur avis, leur proposant de venir me voir.

19 h 20 il faut plonger ; et ce n'est pas drôle. Plus rien de ce qu'on avait essayé de réfléchir à l'avance ne demeure : tout est balayé par le raz de marée du fait brutal : tu es là désarmé, tout nu devant 750 000 auditeurs (je me trouve, quant à moi, plus nu devant des oreilles que devant des yeux, plus capté ou captif par une écoute que par un regard. Ne dit-on pas que les sourds sont plus tristes que les aveugles ? Quelles « étranges lucarnes » que les oreilles !). Impression d'être devant un mur qui vous écoute...

Il ne s'agit pas seulement de trouver un langage — cela me semble second — mais de quitter sa peau, entrer dans l'expérience de l'autre, de l'« étranger » : l'auditeur qui est de l'autre côté du mur, d'autant plus à l'affût qu'il est invisible. Je sais bien — je savais bien — que la grande majorité des auditeurs étaient des chrétiens ; mais je me disais : « Il y a au moins un incroyant, au moins un, c'est certain ». Avec celui-là, il ne s'agit pas que j'essaie de l'attirer par telle ou telle expression adaptée ; il s'agit que j'annonce l'Évangile, c'est-à-dire d'abord et avant tout, que j'accepte de présenter le Dieu de Jésus-Christ à des libertés qui peuvent dire « non » et qui disent « non ». Dieu n'a pas attendu que tous les hommes lui disent : « On est prêt à t'écouter » pour parler. Il a parlé, pris le risque d'être bloqué par des libertés, il a accepté à l'avance de rencontrer des fins de non-recevoir — et la mort du Christ exprime bien qu'un certain nombre ne l'ont pas entendu, ne l'ont pas reçu. Oui, il s'agit d'abord et avant

tout, dans cette annonce de l'Évangile, de passer par une mort avec le Christ : savoir, au plus profond de son être, qu'on sera « non-écouté » alors-même qu'on présente, non pas soi-même ni sa marchandise, mais Celui-qui-est. La radio oblige ceux qui veulent être, en tant que tels, missionnaires à prendre conscience davantage, me semble-t-il, de *la nécessité absolue de cette mort* : pas seulement *s'effacer* devant le message à annoncer, mais vivre que le message lui-même peut n'être pas reçu, sera, en partie, non-reçu, et qu'on sera soi-même emporté par ce refus, « effacé » comme disent les truands, proprement « liquidé ». Si cette mort n'est pas effective, il me semble que la recherche de langage sera radicalement viciée à sa base : elle ne pourra pas ne pas être une recherche de « s'en sortir », de convaincre l'autre pour ne pas perdre sa peau, d'exercer une action de coercition sur lui. On ne peut trouver un langage adapté que si, en même temps, on est persuadé que même le langage le plus adapté peut être refusé par le fond de la liberté de l'autre. Mais on est désencombré, si on a dépassé le mur de la peur et de la mort, si on a cet humour de se dire : « Je risque ma vie, car on peut me renvoyer au néant avec l'Évangile que j'essaie d'annoncer » alors je crois qu'on est bien plus dégagé, que le langage revient comme tout seul.

Ceci dit, comment oublier l'autre versant ? C'est-à-dire *la nécessité d'essayer de connaître* (au sens biblique) la vie, les projets, les aspirations des hommes d'aujourd'hui ? Au milieu de l'émission, je me souviens que je me suis dit avec brutalité qu'il fallait lire encore plus les livres, hebdo, revues, etc., écrits surtout par des incroyants et surtout par des incroyants qui ont le sens de l'avenir, qui sont des sortes de prophètes ; et qu'il fallait être encore plus aux écoutes de ces hommes-là. Ce que j'arrivais à peu près à exprimer dans cette émission, je sentais que je le devais, en bonne partie, à la fréquentation de ces hommes, de leurs actes, de leurs écrits, de leur vie. Parler à la radio exige le préalable d'une insertion de vie, d'une passion de l'existence des hommes d'aujourd'hui, d'un travail continu dans un « collectif ».

*
**

Cette émission : *Le fond du problème*, j'avais beaucoup hésité à accepter d'y participer. Souvent, j'avais entendu des jeunes ou des incroyants parler de RTL en disant « Radio-curés » et je craignais d'être, d'une manière ou d'une autre, enfermé dans ce cercle RTL. Il faut bien voir en effet qu'il y a, par exemple, des liens très étroits entre RTL et Paris-Match, qu'on se trouve devant tout un ensemble de presse écrite et parlée qui est d'un grand poids sur l'opinion. Les choses sont complexes : l'émission *Le fond du problème* a fait l'objet de beaucoup de critiques de la part surtout de catholiques traditionnels et il est certain que les « théologiens » participants étaient en général plus « avancés » que l'ensemble des auditeurs de cette émission (il suffisait d'écouter les questions posées) ; en ce sens *Le fond du problème* a fait un véritable travail d'ouverture pour une « population » (comme on dit en sociologie) assez fermée, pas très « conciliaire ». Mais, pour moi, le problème se posait autrement : la conception même de l'émission qui faisait qu'à une heure assez importante d'écoute on accordait assez unilatéralement la parole (les questions étant triées) à des catholiques, ce qui me paraissait une certaine atteinte à la liberté des auditeurs, mais surtout une absence certaine de dialogue. Et par ailleurs ce genre d'émission comporte le risque de confirmer les catholiques dans leur erreur vis-à-vis des mass-média : nous avons tellement l'habitude de prêcher que nous continuons de prendre les moyens de communication comme une chaire ou une tribune, comme des amplificateurs de son et d'audience, comme des moyens techniques, *comme des choses qu'on utilise*. Or les moyens de communication, c'est *l'opinion publique*, c'est-à-dire le cœur d'une foule, *un cœur qui bat, qui vibre, qui s'étonne, qui espère*. Société trop masculinisée, l'Eglise a tendance à user de l'opinion publique comme on usait d'une femme dans les sociétés féodales ; or il s'agit de considérer l'opinion publique ni comme une déesse inaccessible qu'on adore ni comme une prostituée facile que l'on achète ; mais comme une femme avec qui on fait sa vie, en partage réel et constante interrogation (c'est, on le voit, tout le problème « Eglise-monde » qui est sous-jacent, le monde ayant si souvent l'impression de n'avoir pas de valeur

devant l'Eglise). Et qu'est-ce qui arrive quand on a cette idée de l'opinion publique comme d'une chose achetable et corvéable à merci ? Il n'y a pas réellement dialogue mais propagande, présentation d'un produit : combien de fois j'ai envie de hurler devant des émissions catholiques qui ne sont que des films publicitaires où on exalte l'institution comme on exalte un produit de consommation et où on exhibe l'Eglise en la montrant dans tous ses aspects, folkloriques et novateurs, mais c'est toujours exhiber, contraire d'un dialogue réel.

C'est dans ce sens-là que j'avais demandé aux responsables de l'émission de pouvoir passer en dernier (la dernière émission de l'année) et de pouvoir me trouver dans le studio avec un athée (les auditeurs pouvant nous questionner l'un et l'autre). J'ai été tout près d'obtenir cela et j'ai échoué au port : le Cardinal Daniélou donna le coup de gong final le 4 juillet, ce qui me confirme dans mes craintes. Et c'est ce que j'aurais voulu dialoguer avec la jeune athée — que je ne connais pas — qui a téléphoné pour exprimer son désaccord ; j'aurais tant voulu poursuivre avec elle, cela donnait le vrai sens, de fond, à cette émission. Et instinctivement, le réalisateur, pour défendre l'institution RTL et pour soutenir le style de cette émission « catholique », m'a coupé la parole là-dessus, de façon très nette, et a cloué le bec à cette interlocutrice (j'étais révolté, et impuissant).

Tournant autour de la question, je me demande pourquoi l'Eglise tombe si fortement *dans ce panneau de l'exhibition*. Et quelque chose m'apparaît, gros comme le nez au milieu de la figure : nous avons véhiculé une conception — platonicienne entre autres — de Dieu : un Dieu qui s'exhibe d'en-haut, qui fait des apparitions, qui se manifeste toujours au-dessus des hommes. Alors que le Dieu de Jésus-Christ se fait connaître justement par Jésus-Christ, du milieu des hommes.

« Je ne reconnaitrai votre Dieu, m'a dit à Varsovie un jeune étudiant marxiste, que lorsque les chrétiens verront le Dieu de Jésus-Christ dans les autres et dans les vraies réalités de la vie ». La manière de présenter l'Eglise est encore

si souvent épiphanique comme les religions à magies et merveilles. Mais cette manière montre bien que nous ne savons pas bien encore que le Dieu de Jésus-Christ est justement le Dieu de l'espérance, du compagnonnage avec l'homme, de la construction collective avec l'humanité (« tout en tous »).

Le réalisateur, je le sentais, voulait donner des grandes lignes aux auditeurs, les rassurer par un dessin éclairant. Notre monde, par besoin de sécurité, se tourne en effet de plus en plus, depuis une dizaine d'années, vers des schémas et des déclarations, sûrs, qui apaisent et réconfortent. Jacques Duquesne dans son dernier livre : *Dieu pour l'homme d'aujourd'hui* n'adjure-t-il pas l'Eglise de répondre à ce besoin en donnant à nos contemporains des directives claires au sujet de Dieu ? Par là même, beaucoup de chrétiens, évêques, prêtres et laïcs *ont peur du dialogue* (non pas conversation, mais tâche commune de réflexion sur cette tâche) avec des incroyants, dialogue qui va à l'inverse de ce besoin de sécurisation et de cette demande de réponses toutes faites. L'animateur, par sa vivacité à répondre à la jeune athée qui mettait en question RTL et sa rapidité à couper le dialogue avec elle, montrait bien, à mon sens, combien il craignait de donner réellement la parole à quelqu'un d'« autre », à quelqu'un qui, étranger au christianisme, posait aux chrétiens une vraie question sur laquelle les chrétiens en général ne s'interrogent pas parce qu'ils se sentent coupables : « Vous vous occuper des athées pour les récupérer, disait cette jeune athée, pour les convertir ». Je m'aperçois que, dans un débat avec des chrétiens, une partie de la salle est aussitôt passionnellement braquée si je dis ou laisse sous-entendre que nous, les chrétiens, nous avons trop souvent l'habitude de vouloir convertir les gens comme de l'extérieur. Au fond, bien des chrétiens ne comprennent pas qu'on *aille jusqu'au bout du respect actif* que nous devons aux incroyants et à leur conviction ; si on témoigne de ce respect, on est aussitôt traité de « lâche » et de traître à la foi. Si l'information dite religieuse est trop souvent une autodescription narcissique de l'Eglise, n'est-ce pas justement à cause de cette volonté plus ou moins inconsciente de présenter encore une image

de marque et, par là, un produit que l'on veut faire adopter par l'autre ?

Ce qui, plus profondément, implique une vue essentiellement dualiste, une séparation radicale Eglise et monde. Ce qui fait inmanquablement employer alors, non pas le dialogue mais l'exorcisme comme structure de langage par rapport au monde ; ce qui fait que l'on veut « faire voir » des manifestations quasi-magiques de l'Eglise, qu'on pense que l'exhortation est toute puissante et qu'ainsi on fait l'économie d'une insertion historique et de toute médiation.

Que l'athéisme se développe particulièrement dans l'univers de la presse, radio, cinéma, télévision, chez les hommes « d'expression », je pensais beaucoup à cela en allant participer à l'émission de RTL et je me rappelais ce que m'avait répondu un journaliste incroyant à qui j'avais parlé de ce fait : « Vous autres, gens d'Eglise, vous avez comme reçu le don de toujours tout cacher. Les hommes d'aujourd'hui veulent savoir non pas tellement par curiosité mais par le désir d'être homme : on ne peut être homme sans savoir, sinon on détruit l'homme. ». Je lui répliquais qu'il y avait beaucoup d'irrationalités et d'idéologies qui couraient et que les hommes d'aujourd'hui se laissaient souvent berner par elles : « Alors, dit-il, pourquoi vous, les gens d'Eglise, qui pouvez avoir du recul, pourquoi ne montrez-vous pas ce que cachent ces courants et ces modes ? Pourquoi ne pas délivrer nos contemporains captifs ? ».

Oui, le signe et la promesse de la *Bonne Nouvelle* est, entre autres, qu'elle *libère les captifs*. Participer aux moyens de communication, ce n'est pas, je crois, adjoindre à un dialogue entre Dieu et l'âme (comme on peut l'entendre dans certaines émissions religieuses qui sont réalisées très tôt le matin), ce n'est pas s'adresser à un individu, plus un, plus un. C'est exprimer une parole qui a trait à du collectif, qui a une dimension « publique », c'est faire acte politique, qu'on le veuille ou non.

Pourquoi j'ai participé à l'émission " *A armes égales* "

Paul Valet

« *Pourquoi j'ai accepté de participer à l'émission « A ARMES EGALES » du 19 mai 1970 ?* ».

J'ai relu le texte intégral de mon interview (enregistré par des amis lors de l'émission). Il m'apparaît reflétant bien, la banalité du « pain quotidien » de la classe ouvrière, « pain quotidien » passablement amer, révélé au grand jour par l'image et la parole à l'heure où l'on n'y pense plus, où chacun chez soi l'on est assez réceptif ; c'est sans doute cela qui explique l'impact inattendu de mon témoignage, car c'est bien d'un témoignage qu'il s'agit.

Aussi, à la réflexion, il ne me paraît pas inutile de dire pourquoi et comment j'ai accepté de participer à cette émission.

Pour restituer les choses dans leur chronologie, je dois préciser que je n'avais jamais rencontré M. GARAUDY : lorsque j'ai été contacté par le réalisateur, après d'autres chrétiens et d'autres prêtres, le schéma du film n'était pas encore élaboré. Le réalisateur avait en tête plusieurs hypothèses pour illustrer la thèse de M. GARAUDY :

— « *Le socialisme est un pas en avant pour l'épanouissement de l'homme dans le monde d'aujourd'hui* ».

Notre conversation a tourné sur ce sujet et j'ai été amené à lui dire, à partir de la condition ouvrière qui est la mienne, c'est-à-dire à partir d'une situation concrète vécue quotidiennement, que j'étais profondément convaincu de la thèse que voulait illustrer M. GARAUDY, qu'il m'était facile, par des faits précis, de montrer comment la société occidentale, basée sur un système d'économie libérale, sur le capitalisme, était essentiellement une exploitation de l'homme, parce que le travail de la multitude n'était vu que comme une valeur marchande, négociée au profit d'un petit nombre.

Mon expérience personnelle n'est pas une justification théorique du socialisme. Mais elle me conduit à la condamnation des structures et des fonctionnements d'une société dont les motivations fondamentales sont le profit.

Il est évident qu'après un tel entretien, le réalisateur a trouvé que notre conversation s'intégrait pleinement dans une des hypothèses qu'il avait envisagées pour illustrer la thèse de M. GARAUDY.

Je ne me suis pas engagé pour autant à participer à l'émission. J'ai même manifesté, dans un premier temps, des réticences sérieuses qui, je dois le reconnaître, étaient plus subjectives qu'objectives.

Le réalisateur lui-même m'a signalé que d'autres chrétiens et d'autres prêtres avaient été contactés et que, pour diverses raisons, ils s'étaient recusés. Je ne me suis pas retrouvé parmi les raisons évoquées qu'il a cru bon de me faire connaître. Une cependant m'a paru plus importante. C'est la suivante :

Le rôle que nous avons à jouer, la « mission » que nous avons à accomplir, ne doivent pas être l'objet de publicité ; nous n'avons pas à être des « vedettes ». Au contraire notre « place », notre « mission » parmi les hommes exigent beaucoup de silence, d'effacement, « d'humilité ».

A cette objection dont je ne mésestime pas la valeur, je

répondrai que le silence, l'effacement, « l'humilité » ne veulent pas dire « mutisme ». Il nous faut accepter de « paraître » sur certains sujets, comme accepter aussi de « disparaître ». Si j'ai tenu la « vedette » à l'usine, pendant 48 h, j'ai bien vite disparu, remplacé par d'autres événements, d'autres faits amenés par l'actualité que se chargent d'exploiter Radio et Télévision.

Nous n'avons pas non plus à avoir de « complexe de culpabilité », à nous faire pardonner d'être chrétiens et prêtres. Nous sommes ce que nous sommes et n'avons pas à le cacher.

L'Eglise a certes beaucoup à se faire pardonner ! Elle apparaît et se trouve effectivement liée sous son aspect sociologique et culturel au régime d'économie libérale. Nos vies, comme nos paroles, sont une contestation radicale de cette situation, sans pour cela que nous cessions dans cette tension de puiser dans l'Eglise la foi en Jésus-Christ.

Par ailleurs si nous voulons que les moyens de communications modernes servent aussi à ce qui nous tient le plus à cœur, soient de plus en plus démocratisés, c'est-à-dire que la vie des travailleurs soit exprimée par eux-mêmes, il n'est pas logique de refuser systématiquement de participer à toute émission.

La radio et la télévision sont souvent occupées par des voix ecclésiastiques : ouvriers et prêtres nous sommes aussi, avec tous les baptisés, l'Eglise dans le monde. Pourquoi ne dirions nous pas, lorsque l'occasion se présente, au moins un peu de ce que nous vivons ?

J'ai donc pensé que je pouvais « parler » et dire ce que je vivais dans le cadre des questions qui m'étaient posées. Je n'ai pas cherché à tout dire. Je n'ai pas voulu profiter de l'occasion pour faire un sermon. J'ai simplement voulu exprimer en priorité comment je vis et ce qu'est la condition des travailleurs. J'ai voulu évoquer à travers des cas concrets illustrés par l'image, l'écrasement, l'exploitation dont sont victimes les ouvriers. J'ai voulu évoquer leur lutte pour la justice et la dignité de l'homme.

Certes il y avait à considérer le contexte puisque ma participation se situait dans l'émission « A ARMES EGALES » avec M. GARAUDY qui se confrontait avec le Cardinal DANIELOU. Mais au fond, cela ne changeait pas fondamentalement ce que j'avais à dire.

Je sais pertinemment que ce que nous vivons comme ouvriers, comme prêtres, est pleinement assumé par quelques évêques, mais je sais aussi que beaucoup d'autres ne sont que très partiellement d'accord, même « s'ils bénissent en gros ». Il ne m'a pas paru inutile, après des années de silence de le manifester au grand jour.

J'ai trop longtemps eu conscience d'être comme un otage du monde ouvrier dans l'Eglise pour ne pas être libre sur cet aspect.

Concrètement, je n'ai voulu donner ma réponse qu'après en avoir discuté avec des copains, spécialement de la Mission de France. J'en ai donc parlé à mon équipe et à quelques autres. La réflexion avec eux n'a pas fait apparaître d'obstacles à une éventuelle participation ! J'aurais mieux aimé ne pas tenir une si grande place dans le film de M. GARAUDY. Mais il était impossible de faire autrement à la fois à cause de raisons techniques et de ce que j'avais été amené à exprimer, car en fait, c'était bien la condition ouvrière qui était l'élément essentiel de ce film.

Certains se sont demandés pourquoi mon identité sacerdotale n'avait été révélée qu'à la fin de l'interview provoquant un effet de surprise, alors que j'avais été présenté comme délégué C.G.T.

Le réalisateur aurait voulu me présenter comme prêtre dès le début du film. J'étais réticent à cette formule. Les nécessités techniques du découpage ont rejoint ma préférence que j'explique ainsi.

Dans la vie, je ne me promène pas avec ma carte d'identité sacerdotale épinglée sur le dos ou la poitrine ! Les gens qui me côtoient, les copains de l'usine ont d'abord connu un homme, un ouvrier, avec ses défauts, ses qualités ; ils ont connu son caractère, ses opinions, ses réactions. C'est lente-

ment, progressivement sur les choses les plus essentielles que je fus amené à leur dire le fond de moi-même, et mon identité sacerdotale.

Je tenais à ce que ce cheminement soit respecté, même si dans le raccourci de 9 minutes de télévision, la manifestation tardive de ce que je suis, risquait de provoquer un effet de surprise.

J'ai donc participé à cette émission restant libre tant à l'égard de M. GARAUDY quelle que soit sa situation politique du moment, qu'à celui du Cardinal DANIELOU en ayant conscience d'être dans la ligne même de la mission qui est la nôtre.

Je ne pouvais pas et je n'avais pas à tout dire. J'étais interrogé sur la condition ouvrière. J'ai répondu en soulignant que j'étais engagé comme prêtre dans ma réponse.

Je n'ai pas eu à dire directement ce qu'est la foi en Jésus-Christ dans mon existence et comment je vis ma responsabilité de prêtre. Mais j'ai quand même tenu à affirmer que la foi n'était pas étrangère, dans ma conscience et mon comportement, à l'espérance, à la condition ouvrière, à l'espérance que porte en lui, pour des millions de travailleurs, le combat ouvrier jusque dans sa réalité politique. Je sais que cela pose de multiples questions auxquelles il n'y a pas de réponses toutes faites ; ce serait trop simple et trop facile.

La recherche de ces réponses dans une situation humaine comme est la nôtre, c'est bien là aussi l'objet de notre mission.

*« L'ouvrier chrétien est pris et doit être pris entre
« deux fidélités dont il ne peut renier ni l'une, ni l'autre.
« D'une part, il doit être solidaire de sa classe, même si cette classe est liée actuellement dans le monde
« à une action anti-chrétienne. Qu'on le veuille ou non,
« que cela plaise ou nous déplaise, le mouvement ouvrier
« est un, et tout ouvrier est donc solidaire de l'U.R.S.S.,
« dans la mesure où celle-ci est à l'avant-garde du combat-ouvrier. Il ne peut avoir aucune complicité avec
« les idolâtries qui sont les siennes. Il est obligé à une
« intransigeance entière sans quoi son attitude n'a plus*

*« aucune signification. Ces deux éléments réunis font de
« la situation de l'ouvrier chrétien une situation incom-
« préhensible, contradictoire, impossible et c'est pour-
« tant celle qu'il doit vivre ».*

Ces lignes sont du Père DANIELOU...

Elles datent de 1950...

Le contexte historique n'est pas le même...

La démarche en demeure profondément valable aujourd'hui...

A son époque ce texte a nourri ma réflexion et m'a confirmé dans une orientation qui a fait ce que je suis.

Pourquoi parler de la déportation *vingt-cinq ans après ?*

Jean Schyrr

En avril, j'ai été sollicité tant par la Fédération des Déportés à laquelle j'appartiens, que par Guy DARBOIS, de participer à l'émission « Les Dossiers de l'Écran » du 22 avril. Le thème était la déportation, évoqué par le film polonais « La dernière étape » et décrivant la vie et la mort des femmes déportées à Auschwitz.

Cette émission eut lieu 48 h. après celle de Ch. Bernadac intitulée « Les sorciers du ciel et les médecins de l'impossible » (prêtres et médecins en déportation).

J'ai accepté rapidement parce qu'il était demandé d'apporter chacun son témoignage personnel. Or,

j'avais des choses à dire sur la déportation, sur sa signification aujourd'hui. Et je pensais bien que les questions des téléspectateurs m'anèneraient à exprimer quelque chose de la foi, sous cet aspect témoignage qui me semble être le moyen le plus efficace pour être compris du monde actuel. Les exposés, baratins, sermons, thèses, fatiguent et glissent. Le témoignage accroche, marque et risque de faire comprendre ou d'entraîner.

Restait la réalisation !

J'ignorais tout des studios, du déroulement de l'émission, du contexte, de l'ambiance.

Je connaissais 2 des participants à cette émission :

R. A., communiste, J. B., athée plutôt anarchisant. Nous travaillons ensemble régulièrement depuis des années à la Fédération.

L'émission est du « direct » immédiat. Rien n'est préfabriqué, les questions des téléspectateurs sont perçues au même moment sur les écrans et au studio. D'ailleurs, les réactions des participants le montrent bien. Seul est bien précisé le thème de la soirée, dans la demi-heure qui précède le début de l'émission, en sorte que l'on évite les digressions.

Comment m'y suis-je tout de même préparé ? J'ai acheté une chemise bleue ! L'émission étant en couleur, le blanc était prohibé !...

Psychologiquement, j'ai essayé de me remettre dans l'ambiance de Buchenwald. de faire remonter des souvenirs, des faits, d'évoquer les visages de ces 62 camarades raflés dans la même affaire, et dont 22 sont morts. Ce fut éprouvant, perturbant.

Pour le reste, fallait-il ou non chercher à prévoir

les questions ? J'ai préféré ne rien prévoir, ne rien écrire par avance. J'avais seulement retenu 2 ou 3 idées que, d'une façon ou d'une autre, je voulais faire passer :

1°) l'acquit de cette terrible expérience humaine quant au sens de l'homme, de la liberté, du droit

des peuples à disposer d'eux-mêmes.

2° la critique des « Sorciers du ciel » engoncés dans des souvenirs de messes clandestines reconstituées, voire de l'ordination de Dachau.

3° ma foi, malgré ou à cause de cela, si la question devait venir. Et elle est venue.

Sous les sunligh des studios

On arrive donc rue Cognac-Jay. 19 h. 30. Une heure pour faire connaissance avec les autres déportés invités, Armand Jammot, Alain Jérôme et Guy Darbois.

Quelques escarmouches. Ch. Bernadac voulait y participer (son père a été déporté), A. Verschuren était là et voulait s'imposer. A. Jammot, très ferme, ne veut que des inconnus du grand public. Ainsi on ne donne aucun titre : le général Leroy n'est que M Leroy .

Descente aux studios. Sur le petit écran, on se croit dans un salon. Ce ne sont que des décors et à la

place du plafond... des sunligh. Quelle chaleur... Chacun a sa place désignée.

On est piégé entre trois caméras disposées en triangle qui filment sans arrêt. Un gros œil, 3 gros yeux... mais lequel envoie son image sur l'écran ?... Alors je m'en désintéresse et les oublie. Je pense qu'il y a des millions de téléspectateurs chez eux. Mais peu importe. J'évoque seulement quelques visages amis, des parents suisses à l'écoute, mes camarades déportés à travers toute la France, des auditoires mélangés à qui j'ai souvent l'occasion de faire des « sermons laïcs ». Je pense à cette réflexion d'un paroissien jadis : « Quand vous parlez, on a souvent l'impression que vous vous exprimez pour l'incroyant qui se trouverait par hasard dans l'auditoire !... » Et... en avant. Chacun se présente. Ce fut le plus difficile - les premiers mots -. Puis le film. Nous le regardons dans une autre salle moins étouffante. Boissons - on a faim - mais il n'y a rien à manger !

Un dernier détail. Je n'ai rien vu de l'émission. Il n'y a pas d'écran vidéo dans mon horizon. C'est sans doute préférable. On est plus naturel. Il n'y a pas la tentation de jouer un personnage.

Un message pour l'homme d'aujourd'hui

1. Dans une première intervention et pour éviter les scènes d'horreur qu'on a si souvent exploitées, j'ai insisté sur la vie quotidienne : le froid, des heures sous la pluie, l'entassement, la faim, les appels dans la neige ; le travail. Les circonstances dans lesquelles les S. S. ont entassé des êtres humains, parqués comme du bétail, quotidiennes pendant des mois, des années, c'est pour moi pire que les scènes d'atrocités, mis à part l'extermination systématique à Auschwitz.

C'était aussi dans mon esprit un point d'appui pour rejoindre la vie d'aujourd'hui pour des millions d'êtres humains.

2. Alors, demande un téléspectateur, déchéance, déshumanisation ? Ne restait-il pas une étincelle de dignité ?

Là j'ai insisté sur l'entreprise de dépersonnalisation, de déshumanisation que constituaient les camps de concentration, donnant des exemples, jusqu'à la tentation de voler le pain d'un autre, pour indiquer comment l'amitié, le groupe, le petit geste cordial

permettaient de réagir, de passer un moment difficile.

Ceci a été souligné par les autres témoins.

3. Je n'ai rien voulu répondre à une question sur ce que les alliés, le Vatican savaient des camps de concentration.

Et pourtant, Pie XII, si prompt à réagir sur la bombe d'Hiroshima, n'a rien dit sur les camps de concentration nazis. Cf. « Le vicaire ». Je me rappelais la déception, le scandale profond que la constatation de ce silence, après le retour, a provoqué en moi.

Je n'ai rien voulu dire pour ne pas compromettre, par un point d'histoire passé, le positif sur quoi je voulais insister.

4. « Face à face avec l'un de vos bourreaux S. S. actuellement, vous sentiriez-vous le droit de faire justice vous-même ? » et « est-ce qu'à l'égard de vos bourreaux on emploie le mot haine ou le mot pardon ? ».

J'ai pu rappeler là ce qui est une sorte de slogan de ma Fédération : Ni haine, ni oubli. Mais une Justice, car il est scandaleux

qu'on ait gracié Oberg ou Knochen, que le général responsable de Tulle, Ordour... soit libre en R. F. A., qu'un autre général allemand auteur de massacres dans les Ardennes et en Belgique, soit reçu officiellement en France... etc.

Si on peut pardonner pour soi-même, on n'a pas le droit de pardonner à la place des autres. On ne peut que réclamer la justice.

Cela me fut reproché ensuite par lettre, par des chrétiens. J'y reviendrai tout à l'heure.

Il y eut un beau témoignage de mon camarade communiste aboutissant à ceci : « On ne peut aimer la haine - J'ai la haine de la haine ».

5. « Est-ce qu'en redevenant des hommes et des femmes libres, votre vision du monde a changé ? ».

Occasion excellente pour exprimer combien j'ai été fait homme, construit par l'expérience de la déportation. Le séminaire m'a moins profondément marqué que la déportation.

Et l'acquit, c'est :

Un sens de l'homme, de sa dignité, des valeurs

vraies de l'homme, révélées par cette mise à nu des camps. L'uniforme, le grade, la situation sociale peuvent ne recouvrir aucune valeur profonde.

Les races ? je crois en l'homme quelle que soit la couleur de sa peau, l'immense brassage de toute l'Europe dans les camps nazis fut une expérience inoubliable.

Aussi aujourd'hui, je ne peux ouvrir un journal sans être bouleversé par le gâchis de vies humaines. J'ai acquis une sensibilité terrible par rapport au droit, au respect de l'homme.

Combien sont en prison pour leurs idées. Pensez — 400 cadavres sur le Mékong — mes frères prêtres et leurs compagnons en prison en Espagne — l'Amérique du Sud et la torture.

Aussi le 25^e anniversaire des camps de concentration, c'était pour moi l'occasion de dire combien l'homme d'aujourd'hui est

encore menacé et l'urgence qui s'impose de le sauver.

6. « Ayant vu toutes ces choses, comment pouvez-vous croire encore en Dieu ? ».

« Quand je suis parti là-bas, j'étais séminariste. Je croyais en Dieu, mais je ne savais pas ce qu'était l'homme. Depuis mon retour, je crois d'autant plus fort à Dieu que je sais ce qu'il y a dans l'homme et sa misère et sa grandeur ».

L'Évangile, le message de Jésus-Christ est justement ce qui répond le mieux aux besoins de l'humanité et de l'homme d'aujourd'hui. Le plan d'Amour de Dieu est plus urgent que jamais dans notre monde.

J'ai dû découvrir une foi plus profonde et purifiée. J'ai été forcé de me dépouiller de tout l'extérieur d'une religion pour aboutir à une intensité de foi.

Et ce qui m'a choqué dans les « Sorciers du ciel » c'est justement, en ces circonstances exceptionnelles des camps, la reconstitution

scrupuleuse, voire folklorique d'un culte, la recherche d'ornements inutiles, comme si la foi en Jésus-Christ avait besoin pour une célébration valable en ces circonstances de détails vestimentaires.

La prière pour tout le camp, rassemblant à quelques-uns les besoins, les souffrances de tous, la mort de tant de camarades, c'était tout ce qui nous restait du culte.

L'émission s'est terminée sur la question :

« Pourquoi parler de tout cela 25 ans après ? ».

Mon camarade communiste a répondu, disant : « sa foi en l'homme » qui dans les pires conditions a pu survivre : victoire de l'homme sur la barbarie, la sauvagerie exprimées par les S. S. Cela doit être connu.

Et aujourd'hui encore, nous livrons ce message pour que jamais plus le monde ne revoie des choses pareilles, jamais plus d'Auschwitz, plus jamais de camp de concentration.

Un courrier abondant

L'émission fut très suivie. Plus de 500 appels téléphoniques. Le double de la meilleure émission de cette série : « Les Dossiers de l'Ecran ».

D'inombrables CONVERSATIONS d'où se dégagent pour moi :

1) Massivement, l'unanimité de tous nos camarades déportés — croyants et non croyants.

— Une chrétienne m'a dit : « Vous m'avez rassurée. A Ravensbrück, je n'ai pas pu pratiquer. Après « Les sorciers du ciel » j'étais bouleversée. J'ai craint d'avoir vécu en païenne parce qu'il n'y avait pas un prêtre. Maintenant, je sais que j'ai vécu de la foi ».

— Un de mes camarades communistes : « Leur religion des « Sorciers du ciel », pour moi, ça ne veut rien dire, mais ta religion cela m'intéresse. Tu dois prier pour nous. Si tu ne pries pas, tu es un S... ; ça je le comprends ».

2) Quelques reproches.

Ce prêtre très classique et qui n'a pas à mon avis, intégré son expérience de déporté, à sa foi.

« J'ai explosé devant mon poste en l'écoutant. Quel « S... » au sujet des messes et de l'ordination de Dachau ».

3) Et pour l'humour : l'afflux de clochards à La Seyne, ceux qui avaient pu me taper à Alfortville, Asnières, auparavant.

4) Des dialogues très intéressants pour tous les membres de l'équipe avec beaucoup de gens de La Seyne, alors que je n'y étais pas encore revenu. Là encore, croyants et non croyants.

Répercussions auprès de toute l'équipe de l'intérêt pris par le téléspectateur, jusqu'à cette déclaration bien méridionale :

« Quand je t'ai vu à l'écran, c'était tout La Seyne qui était là ! ».

5) Des conversations dans les bureaux, ateliers des chantiers et des autres lieux de travail.

Des lettres

— et massivement de non-croyants.

« J'ai particulièrement apprécié vos réponses. Vous avez dit ce qu'il fallait, sans « en rajouter » comme

l'ont fait d'autres déportés dans des émissions précédentes... Etant non croyant, je dois avouer que c'est la première fois que je félicite un prêtre pour ce qu'il a dit et je le fais de bon cœur... si vous avez l'occasion de passer devant chez moi, entrez... ».

« Merci d'avoir dit ce que vous avez dit ».

« Permettez à l'athée que je suis de transmettre par votre intermédiaire nos remerciements... Je suis rationaliste, mais tolérante à l'infini. Pourquoi l'homme est-il trop souvent un monstre hideux... ? Trop de croyants, à mon sens, acceptent trop facilement cette fatalité... ».

« Durant des années, on m'a appris l'intolérance. « Hors de l'Eglise, pas de salut ». Je me suis révoltée et si j'ai perdu la foi en un Dieu juste et bon, je garde la foi en l'homme, en un certain idéal ».

— Des gens qui cherchent :

« Des choses comme cela : Dachau, Buchenwald, Auschwitz... si l'on croit en Dieu le Père, pourquoi les permet-il ? Si l'on croit au Christ, donc en l'hom-

me, pourquoi l'homme les fait-il ?... ».

— Des chrétiens (peu, 2 ou 3 lettres).

Reprochant de n'avoir

pas profité de l'occasion pour « faire un sermon », de parler de l'Eucharistie, moyen de grâce.

Reprochant violemment la critique des « Sorciers

du ciel » et cette « purification de la foi » dont j'ai parlé. Egalement, de n'avoir pas été un inconditionnel du pardon, mais d'avoir demandé justice.

Ne pas se contenter de mots

On pourrait allonger indéfiniment. Je voudrais tout de même dégager quelques réflexions ;

1) Incontestablement, un passage à la télévision déclanche toute une série de réactions :

— Il y a les millions de téléspectateurs de France et ceux des frontières : Suisse, Belgique (la correspondance reçue en fait foi).

— Des conversations multiples, partout.

— Du courrier abondant.

2) Les réactions des auditeurs sont variées.

Je constate que les non-croyants ont été beaucoup plus réactifs, en profondeur, que les chrétiens que je rencontre.

— Etre un « témoin »

qui, engagé dans une expérience humaine, apporte son point de vue de croyant me semble bien plus percutant que ne l'est un exposé abstrait sur une thèse, ou un sermon.

Et les diverses réactions imposent de se demander qu'est-ce qui est vraiment témoignage de foi.

3) La succession des émissions et les différences d'orientations, de conceptions religieuses sont déconcertantes.

Avant cette soirée, il y avait les « Sorciers du ciel » ; après, un dominicain favorable à la peine de mort, puis le cardinal Danielou et... Paul Valet, etc.

Combien de visages de l'Eglise !...

4) Tout le monde se re-

trouve sur les problèmes majeurs : sauver l'Homme aujourd'hui, sauvegarder la paix... Comment vivre ensemble et construire le monde.

C'est une voie très positive que de saisir ces problèmes majeurs, d'y être engagé personnellement et d'exprimer dans cette situation la lecture de foi, l'action d'un croyant.

Cela rejoint ce qu'on peut mettre dans la notion pleine de « témoignage » : étant situé comme les autres hommes, mais avec la foi, dans une action commune, pouvoir exprimer, quand la question est posée, ses motivations profondes, le « pourquoi » de sa foi et la « logique » de son action.